

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 13 au 19 mai : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2014.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 21 mai 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

À Le plus court troquis m'en dit plus long qu'un long rapport. (NAPOLÉON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France: L'An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: L'An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats sont insérés en tant que mandats.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: WAGRAM 57-41, 57-15
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

LE GÉNÉRAL GOURAUD (1) ET LE GÉNÉRAL RUSSE LOCHVITZKY (2) PASSENT SUR LE FRONT DES TROUPES FRANÇAISES



LA VISITE DU GÉNÉRAL DE TORCY (X) AU CAMP DE MAILLY



LE GÉNÉRAL GILINSKY (X) PASSE LES TROUPES EN REVUE

LES RUSSÉS DU CAMP DE MAILLY SONT PASSÉS EN REVUE. — Le 15 mai dernier, le général Gouraud, accompagné d'officiers d'ordonnance, est arrivé au camp de Mailly pour y passer en revue les troupes russes sur le champ de manœuvres. Les soldats alliés avaient une tenue irréprochable et ont acclamé le chef à son passage selon la tradition de leur pays. Le général Gilinsky, délégué du gouvernement russe en France, assistait à la revue, où figuraient aussi des troupes françaises.

A bâtons rompus

Quelques personnes très intelligentes ont trouvé un procédé charmant pour échapper à la vie chère : elles se sont entendues pour acheter un bœuf en commun, elles l'ont fait tuer, puis elles se le sont partagé; ayant réalisé ainsi une économie d'environ dix sous par livre, elles vont continuer, et le promoteur du système pense que les bouchers, marchands de bestiaux et chevillards n'ont qu'à bien se tenir. Leur règne a vécu.

Dix sous de moins par livre! Pour peu qu'on soit gros mangeur, on pourrait au bout d'un mois acheter des Bons de la Défense nationale sur ses bénéfices. Pendant que les innovateurs y sont, on se demande pourquoi ils ne poussent pas leur invention plus loin. Ils ont fait tuer le bœuf. Ils auraient pu le tuer eux-mêmes, ou du moins trouver dans leurs rangs un chasseur en disponibilité qui aurait consenti à se charger de la besogne, et cela leur aurait encore fait quelques francs d'économie. Que dis-je? Pourquoi ont-ils pris le bœuf au marché de la Villette? Tel qui aime le sport aurait pu aller le chercher à son pré d'élevage et l'amener à Paris par la route, à petites journées, peut-être en causant politique avec cet animal philosophe. Cela encore aurait épargné des frais de conduite et de transport. Et si on y avait pensé plus tôt, il y a trois ou quatre ans environ, que d'argent on aurait économisé en achetant le bœuf au biberon, et en l'élevant soi-même, sur un balcon voisin du chemin de fer de ceinture pour qu'il ait la satisfaction de voir passer les trains, condition indispensable, on le sait, à l'hygiène de la race bovine.

Ce n'est pas dix sous par livre qu'on aurait économisés, c'est vingt sous, c'est trente sous, une fortune peut-être, sans parler de l'agrément qu'il y a pour une âme sensible à se sentir toujours un bœuf sous la main : « Viens, viens, cher petit animal comestible, que je te caresse! Si tu savais quel plaisir cela me fait de penser que je te mangerai un jour, ah! tiens, tu en pleurerai comme un veau! »

Le bœuf aurait ainsi remplacé le chien d'appartement qui coûtait bien plus cher, ne servait à rien, et venait souvent de Poméranie, qui est en Allemagne.

Nos distingués innovateurs auraient pu aussi, au lieu de vendre la peau de l'animal après l'avoir tué, la tanner, et s'y tailler eux-mêmes des souliers, source d'économie insondable en ce temps où, grâce à la guerre et à la mode féminine, les bottines sont hors de prix.

Sans compter que pour se soustraire à la rapacité des confutiers et des tailleurs, ils eussent pu se servir de cette peau pour se confectionner des complets à l'instar de nos aïeux de l'époque préhistorique.

Complets que la saison actuelle eût permis de faire aussi courts que les beaux jours, en sorte que tous les membres de cette société pour la réduction du prix de la vie (S.P.L.R.D.P.D. L.V.), se seraient trouvés tout vêtus pour figurer dans les revues d'été où ils ne peuvent manquer de trouver place.

Seulement, une fois là, ils auront en face d'eux le compère et la commère qui leur expliqueront en un tour de main que, avec leur savante combinaison, ils n'ont fait que revenir à la vie sauvage, laquelle a bien du mérite, mais aussi quelques inconvénients.

— Et comment faites-vous quand vous avez du monde à dîner? demandera insidieusement le compère.

— Ah! dame, dira l'une des coopératrices, quand je suis prévenue huit jours à l'avance, ça va, je m'arrange pour avoir un bon morceau. Mais quand on vient sans crier gare, il faut prendre ce qu'on trouve. Ainsi, hier, il m'est arrivé au dernier moment un ministre, un sociétaire de la Comédie-Française, et un fabricant de conserves imperméables pour tranchées mondiales. J'ai été obligée de leur dire : « Si j'avais su, vous auriez eu du flet. Mais que voulez-vous, aujourd'hui, c'était mon tour de prendre le mou, alors vous mangerez du mou. »

— Et demandera le compère, qu'ont-ils dit?

— Ils n'ont rien dit, mais ils ont fait une... Je n'ose pas employer un mot suffisant pour peindre leur physionomie, mais vous devez me comprendre, et je vous jure que j'aurais donné je ne sais quoi pour ne pas voir à ma table ces... physionomies-là.

— Eh bien! madame, reprendra le compère, je connais un monsieur qui pourra à l'avenir vous épargner semblable humiliation, moyennant un petit supplément de dix sous par livre.

— Où donc, que j'y coure?

— C'est le boucher du coin, tout simplement.

— Le boucher! un monstre qui s'engraisse de la sueur du pauvre peuple!

— Sans doute, madame, mais qui ne vous offre pas du mou quand vous voulez du flet. Le

tout est de savoir si ça vaut dix sous par livre.

— Si, ça le vaut!

— Pardon, est-ce une insulte?... Ah! non, j'ai compris. Ça veut dire que vous êtes de mon avis, que vous reconnaissez que la civilisation est un petit perfectionnement qui a son prix. Alors, il n'y a plus qu'à danser un pas de ballet. Et ce pas se dansera devant le buffet, naturellement.

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

La guerre coûte de l'argent, beaucoup d'argent. On a emprunté pour en couvrir les frais et il va falloir payer l'intérêt de ces milliards empruntés. Donc on va augmenter nos impôts.

Ce n'est pas aussi gai qu'un vaudeville de Feydeau, mais on s'y attendait : on se résigne. Déjà notre alliée l'Angleterre nous avait donné l'exemple, un exemple que nous ne suivons d'ailleurs, pour l'instant, qu'avec prudence et modération. Mais si l'Angleterre s'aventure avec plus de hardiesse que la France dans cette voie, cela tient à deux causes.

D'abord l'Angleterre a développé, au cours de cette guerre, sa puissance de production industrielle, elle a vu croître l'importance de ses échanges commerciaux. Phénomène remarquable : il en fut toujours ainsi, ce qui tient à sa situation insulaire, toutes les fois qu'elle a pris part à un grand conflit continental. Lors des guerres du premier Empire et du blocus qui en résulta pour elle, son agriculture atteignit le plus haut point de prospérité qu'elle ait connu. A cette heure, ce sont ses manufactures qui bénéficient d'un bonheur analogue.

En second lieu, ce fut toujours un principe de ses financiers qu'autant que possible c'est la génération qui fait la guerre qui doit la payer, et non la postérité.

La France ne peut aller aussi loin, parce que ses départements les plus industriels sont encore envahis, et parce que son effort militaire absorbe la plus grande partie de son activité. Mais elle suit pourtant le mouvement, dans la mesure de ses forces.

Certains observent que les nouveaux impôts frappent surtout les classes possédantes de la société. Ceci présente, en effet, un inconvénient : celui d'atteindre le capital qui travaille ou veut travailler. Mais, en temps de guerre, on est assez naturellement porté à prendre l'argent qui s'aperçoit le plus facilement, et se perçoit le moins difficilement.

Pierre Mille.

Au début de la guerre, il fallait un laissez-passer pour se permettre d'entreprendre le plus petit voyage. Aujourd'hui, on n'en exige plus que des voyageurs qui se rendent dans les localités voisines du front.

Mais de même que la sentinelle qui gardait le banc fraîchement peint depuis six mois, il est des chefs de gare qui exigent sans doute le laissez-passer dix ans après la conclusion de la paix.

Par exemple celui de Chelles.

Un de ces derniers dimanches, il défendit à deux Parisiens fatigués et pressés de rentrer chez eux, de monter dans un train en partance, sous prétexte qu'ils n'avaient pas de laissez-passer. Mais devant le désarroi des voyageurs, il ajouta :

— Vous savez qu'à cinq minutes d'ici vous avez le tramway où l'on ne vous demandera rien.

Les deux Parisiens, ayant suivi ce sage conseil, se retrouvèrent chez eux fort tard et de méchante humeur; mais cette histoire prouve que M. le chef de gare de Chelles est un fonctionnaire plein d'humour.

Il y a, dans un ministère (dans tous les ministères, mais enfin nous ne parlons que d'un), il y a dans un ministère de la rive gauche une salle tapissée de haut en bas de cartons remplis de dossiers. Vous voyez ça d'ici : des cartons bruns empilés les uns sur les autres et protégés par une serrure, des vitres, plus des rideaux intérieurs d'un jaune passé.

Dernièrement, un employé s'avisait de vouloir consulter quelque papier, juché au sommet de la bibliothèque. On chercha l'échelle immense qui fait partie du mobilier de tout bureau qui se respecte. L'échelle avait disparu.

Était-elle mobilisée? Non. On apprit, après enquête

et contre-enquête, que l'échelle avait été prêtée à un ministère voisin, un an avant la guerre.

Depuis... eh bien! depuis, personne n'en avait eu besoin, apparemment! Le brave bureaucrate qui la réclamait vient de se résigner à s'en passer. Lui non plus, sans doute, n'en a pas un besoin très urgent. Mais il a déclaré, d'un ton de dignité :

— Seulement, ce sont les « rapports » sur la disparition de l'échelle qu'il faudrait bien serrer haut! Et je me demande comment je vais faire!

A la mémoire de...

Mme et M. Lanson, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, viennent de faire don au lycée Louis-le-Grand d'un titre de 50 francs de rente destiné à fonder un prix annuel en mémoire de leur fils, élève de mathématiques spéciales, aspirant au 56^e régiment d'infanterie, mort pour la France, le 25 septembre 1915, dans la bataille de Champagne.

Cette rente sera attribuée, chaque année, à l'élève qui aura eu le premier prix de mathématiques spéciales.

L'ASSASSIN

Hier, pour la première fois de ma vie, j'ai vu un assassin : un homme qui de deux coups de revolver a tué sa femme.

J'ai été bien déçu.

J'avais toujours pensé que le geste de tuer son épouse était à une certaine allure, sinon fatale, du moins nerveuse. Et jamais je ne vis un si pauvre homme que l'assassin d'hier. Piteux d'attitude, de regard, de visage; piteux dans son costume hétéroclite, mi-soldat, mi-civil. Piteux dans sa défense, qu'il présenta mal d'une voix qui bafouillait, avec des paroles sans couleur, sans chaleur, monotones : et tout cela seulement parce qu'il pleura.

Mais il a pleuré presque tout le temps pendant ses trois ans de mariage. Quand sa femme déclarait ne plus vouloir être aimée, au moins par lui, il pleurait. Lorsqu'elle partait, il pleurait. Lorsqu'elle revenait, il pardonnait et pleurait. Pourtant, on ne peut que regretter qu'il n'ait pas versé encore quelques larmes, puisque ce fut lors d'une des rares minutes où ses yeux étaient secs qu'il tua.

Son crime accompli, le temps si bref de deux coups de feu, il redevint l'homme trop bon, un peu veule, le pauvre être qui pleure.

Cependant, hier, Mlle Germaine Picard ayant réagi, après une chaude plaidoirie, à le faire acquitter, l'on se précipita dans la salle de garde, où, durant la lecture du verdict, l'assassin avait été relégué. Quelques amis, les témoins lui serrèrent la main. Félicitations, ou condoléances? Les deux, peut-être. Il les accueillit de son air humble et triste.

Mais, libéré vers le soir, il s'est dirigé de son pas lent et lourd vers la demeure où il n'est plus entré depuis la terrible minute où il s'arrêta de pleurer. Et pour que le crime conserve à nos yeux son affreux prestige, il faut souhaiter que, dans la chambre vendue, par sa propre volonté, solitaire, l'assassin ait senti s'éveiller en lui une âme assez romantique pour comprendre que nulle prière, nulle larme, nul amour ne réveillait les morts. — H. DU TAILLIS.

Du Carnet de la Semaine :

Il y a quelques semaines, un croiseur cuirassé ralliait le port de Lorient pour y faire réparer un cylindre avarié. Le préfet maritime répondit que les travaux dureraient six mois.

Cependant, un mécanicien s'étant fait fort d'achever la réparation en vingt jours, on le mit à l'œuvre. Sa première surprise fut de constater que le cylindre n'avait pas été seulement ouvert et que les ingénieurs consultés avaient fixé le délai de six mois avant même d'examiner la nature de l'avarie. Ces spécialistes avaient proposé de découper le pont, de démonter le cylindre — coût : 60.000 francs — de le sortir de ce trou, de l'envoyer à Indret et de l'y réparer.

Or, le mécanicien ayant pris la direction du travail, la réparation fut effectuée par les ateliers de l'école d'apprentis mécaniciens de Lorient avec l'emploi de la seule main-d'œuvre des ouvriers de la flotte. Au bout de dix-huit jours, le croiseur allait faire ses essais par une mer très grosse et filait 18 nœuds.

La presse locale, qui raconte ces faits, se montre plutôt sévère pour les augures officiels. Dirons-nous qu'elle n'a pas tout à fait tort?

Les journaux de Bar-le-Duc nous apprennent que leur ville, jusqu'alors célèbre par ses confitures, possède actuellement l'officier qui détient le record des citations.

Parti comme sergent-major, le capitaine Louis saint, âgé de vingt-huit ans, compte présentement seize citations, plus la Légion d'honneur, pour faits d'armes.

Le Veilleur.

CROQUIS

LE MALADE

Installé sur un banc, dans les Champs-Élysées, il se réchauffait au soleil. Sous la grande clarté de ce jour de printemps, sa capote passée semblait plus sale encore. Ses teintes incertaines disaient un long séjour dans les tranchées, les nuits dans la boue, une vie de fatigue et de lutte. Tout dans ce voisin de hasard, assis auprès de moi, accusait la lassitude des journées de combat : ses traits tirés, ses yeux cernés, ses joues creusées révélant un convalescent se reprenant à la joie de vivre. Il aspirait à pleins poumons les senteurs printanières, mais, le regard perdu, sans doute dans une indéfinissable vision, il soupirait parfois comme envahi malgré lui de regrets informulés.

... Et comme c'était l'heure du communiqué, machinalement nous parlâmes de la guerre...

Sans infatuation il me raconta tout ce qu'il avait fait, ses combats, ses assauts, ses longues privations, puis enfin son évacuation.

... Et comme c'était de mon devoir je lui demandai où il avait été blessé...

Alors, lentement le bonhomme tourna la tête vers moi et ses lèvres se détendirent en un pauvre petit sourire :

— Blessé! blessé! Ah! Monsieur, si j'avais été blessé!

Son accueil était plein d'ironie et de pitié pour lui-même. Je pus reconnaître dans cette phrase tous les regrets qui, déjà, m'avaient frappé dans ses soupirs. Il y eut un long silence — presque angoissant — et il me raconta :

— Je n'ai jamais été blessé. Plût au Ciel que je l'eusse été, car je ne crois pas qu'il existe de plus dur calvaire que celui que j'ai gravi depuis que j'ai quitté le front!

Je suis tombé malade là-bas. Bien que de santé délicate je me suis engagé au début de la guerre. Malgré ma volonté, mon faible organisme n'a pu résister à la vie des tranchées et un beau jour (je mens en disant un « beau » jour) le major m'a fait évacuer sur l'arrière. C'est ici que commencent mes ennuis.

« Dès mon arrivée à l'hôpital je compris tout ce que mon état avait de peu intéressant. Pensez donc, monsieur, un malade! Qu'est-ce, un malade, même un malade du front, lorsqu'il n'y a autour de soi que de grands blessés! Sans s'arrêter à moi les infirmières n'avaient d'attentions et d'égards que pour les malheureux qui m'entouraient. Oh! je ne leur en veux pas, c'est humain. Songez : je n'avais pas la moindre plaie à panser, pas la moindre goutte de sang à étancher, pas même une égratignure! Les jolies visiteuses allaient directement aux visages bandés et aux membres endoloris. Pour eux les gâteries, les cigares et les douceurs. Et j'enrageais, monsieur, j'enrageais parce que, débarrassés de toute douleur, ils reprenaient peu à peu goût à la vie tandis que moi, presque abandonné de tous, grelottant de fièvre, je souffrais atrocement en songeant qu'il en serait peut-être ainsi jusqu'à la fin de mes jours. Le major lui-même contribuait à ajouter à ma souffrance : chaque matin, comme vous le savez, il va de lit en lit. Lorsqu'il arrivait auprès du mien, comme il s'approchait pour inspecter ma blessure, subitement il me reconnaissait. Il avait alors un sourire sceptique, puis murmurait entre ses dents :

« Ah ouï! je n'y pense jamais; celui-là, c'est le malade »!

« Mais avec quel accent, monsieur, quel accent! De me sentais rougir, j'étais envahi par un sentiment qui ressemblait peut-être à de la honte et j'avais nettement conscience d'usurper la place d'un autre. Pour un peu, j'aurais demandé pardon d'être là. Et cependant, franchement, monsieur, était-ce de ma faute? Je me suis bien battu; suis-je responsable de n'avoir pas été blessé? »

Mon voisin avait un air si désespéré qu'en toute franchise, je le plaignis. Je lui prêchai des paroles d'espoir, mais il n'était point dupe. Toute illusion pour lui était morte désormais.

« Mais non, continuait-il, car ce qui se passa dans le premier hôpital se renouvela dans tous ceux où j'ai passé. Et j'en ai fait des hôpitaux... j'en ai fait... presque toute la France! Maintenant que je suis en convalescence, je me cache, je ne peux même plus prendre le métro, tant je sens peser sur moi de longs regards, lourds de reproches...

Mon malade eut un gros soupir, mais comme passait devant nous un tout jeune officier armé du bras droit, comme se levaient vers lui la pitié des hommes et l'admiration des femmes :

— Ah! fit tristement mon bonhomme en regardant avec envie le pauvre mutilé, je sais bien qu'il n'y a rien à faire à ça, mais tout de même, on peut dire qu'il y en a qui ont rudement de la chance...

Emmanuel Sheridan.

L'ARRIVÉE DE LA MISSION RUSSE A PARIS



Les membres de la Douma et du Conseil d'Empire, invités par le gouvernement français à venir célébrer le vingt-cinquième anniversaire de l'Alliance, sont arrivés, hier soir, à six heures et demie à la gare du Nord où ils ont été reçus par MM. DOUMER, LEYGUES, FRANKLIN-BOUILLON, AMIARD, etc. On voit au milieu du groupe le président de la délégation, M. PROTOPOFF.

DEUX HÉROS DE L'AIR

Navarre abat son onzième avion
Nungesser son cinquième

(Officiel)

Dans la journée d'hier, le sous-lieutenant Navarre a abattu son onzième avion allemand. L'appareil est tombé dans nos lignes, à Châtillancourt : les deux aviateurs ont été faits prisonniers. Dans



NUNGESSER

la même journée, un autre avion allemand, attaqué par le sous-lieutenant Nungesser, s'est écrasé dans le bois de Forges. C'est le cinquième appareil ennemi descendu par ce pilote.

Trois autres avions allemands, mitraillés par les nôtres, ont été vus piquant verticalement dans leurs lignes.

Des avions allemands ont lancé cette nuit de nombreuses bombes sur Dunkerque et sur Bergues. A Dunkerque, une femme a été tuée et 27 personnes ont été blessées. A Bergues, on signale 5 tués et 11 blessés.

En représailles, une escadrille française est immédiatement partie bombarder les cantonnements ennemis de Wyvege, Zarren et Handzaeme, et une escadrille belge, le centre d'aviation de Ghistelles. La plupart des obus ont porté au but.

Un de nos auto-canon a abattu un avion allemand dans la région de Verdun.

La situation militaire

Nouvelle attaque contre le Mort-Homme
L'offensive autrichienne arrêtée
dans le val Sugana

Devant Verdun l'ennemi déplaçant une fois de plus son offensive, a repassé à l'attaque contre nos positions du Mort-Homme. Complètement repoussé à l'est, il n'a pu se maintenir sur les pentes du sud et de l'ouest que dans quelques éléments de notre tranchée de première ligne, que nos récents progrès nous avaient permis de porter assez loin en avant du sommet principal. Ce résultat est sans aucun rapport avec les pertes énormes qu'il a subies au cours de cette attaque.

Les Autrichiens ont soutenu leur offensive, sans obtenir d'ailleurs aucun résultat sur leur aile gauche ni leur centre. L'aile droite a fait quelques progrès le long de l'Adige, où les Italiens ont évacué la position de Zugna-Torta, devenue intenable après trois jours de bombardement. Mais une autre position existe en arrière, sur les pentes du mont Coni-Zugna, dont le sommet est à 1.805 mètres, et a repoussé tous les assauts de l'ennemi. Cette position couvre elle-même la place d'Ala, que les Italiens ont occupée dès le début de la campagne.

Entre l'Adige et l'Astico, la ligne a été reportée légèrement en arrière, par les pentes septentrionales du col Santo, du Coston dei Laghi et du Tormeno. De l'Astico au val Sugana, toutes les attaques ont été repoussées, notamment devant Borgho, sur l'Armeniera et le mont Collo.

Or il serait fort difficile à l'ennemi de progresser par la vallée de l'Adige, qui est serrée entre de hautes montagnes et coupée de toute communication du côté de l'ouest par le lac de Garde. Il lui est impossible de se frayer un chemin dans le massif qui sépare cette vallée de celle de l'Astico.

Au contraire, un succès important dans le val Sugana pourrait lui ouvrir la route de Bassano et de la Vénétie. C'est donc avec raison que l'état-major italien porte dans cette direction le principal effort de sa résistance, et cette résistance a été victorieuse jusqu'ici.

L'opération est loin d'être terminée. Il est peu probable cependant qu'elle change désormais ni



de direction, ni de caractère. Les feintes ne sont guère possibles dans une guerre où aucun résultat ne peut être obtenu sans d'énormes concentrations d'effectifs et de matériel, car ces concentrations ne peuvent échapper à l'adversaire ni se faire à la fois en deux régions différentes.

Jean Villars.

Première mise au point de l'offensive autrichienne dans le Trentin

L'offensive austro-hongroise, dans le Trentin méridional, contre les positions avancées de l'armée italienne dure depuis sept jours déjà. S'il est trop tôt pour apprécier son effet utile au point de vue ennemi, nous pouvons tout au moins en juger les premiers résultats.

L'attaque paraît avoir été menée par 10 divisions, c'est-à-dire environ 180.000 hommes. Il ne faut pas estimer ces chiffres en les comparant avec ceux des armées opérant en terrain plus découvert. A cause du caractère spécial qui distingue ici le théâtre de l'action, 20 brigades constituent un effectif énorme. Il est impossible, dans une région chaotique où monts et vallées s'entre-coupent, séparant d'une manière presque absolue des pays très voisins, de lancer des masses comme sur le front français.

Un feu d'artillerie dans lequel s'unirent pièces de campagne et canons de forteresse précéda l'attaque. L'adversaire l'a déclaré lui-même, il en résulta pour ses troupes une accablante supériorité. Dès lors, de profondes colonnes de fantassins furent lancées dans les trois secteurs principaux où l'avance italienne, tendant vers Trento, commençait d'être dangereuse.

Deux grandes voies mènent à la ville qui concentre l'irréductibilité dans la montagne, comme Trieste en est le symbole sur le littoral. Ces deux directions tracent entre elles un angle droit, dont Trento forme le sommet et la frontière constitue la base. Dans la plus orientale, la val Sugana où coule la Brenta, nos alliés déjà avaient dépassé Borgo, localité de 4.100 habitants, située au kilomètre 53 de la ligne Trento à Bassano. Au nord, installés sur le Monte-Collo, la chapelle de San Oswald et le Marter, ils menaçaient directement le groupe fortifié de Levico et le mont Panarotta. L'Autriche venait d'organiser celui-ci en une gigantesque forteresse dont les flancs étaient creusés de grottes et parsemés de fils barbelés. Au sud, entre la Brenta et le torrent Moggio, les Italiens couvraient la crête de l'Armentera. Inquiété, le général Dankl lançait, dès le mois dernier, une division entière pour reprendre cette position, mais ce fut en vain.

La même tactique vient d'être remise en œuvre, et, cette fois, l'ennemi a pu se réinstaller sur l'Armentera, non sans perdre trois cents prisonniers. Telle est la situation à l'aile gauche autrichienne.

A droite, sur l'Adige, la seconde voie d'accès vers Trento, les chasseurs tyroliens ont bousculé les postes italiens avancés. Gravissant alors les pentes abruptes du mont Zugna-Torta dominant Rovereto, par sept fois ils revinrent à la charge. Rejetés avec des pertes sanglantes, ils purent toutefois en chasser les occupants. Leur artillerie concentra son feu sur Zugna-Torta et, au bout de trois jours, nos alliés devaient l'évacuer en se rabattant au pied du Cogni-Zugna.

Ces deux manœuvres de flanc, l'une à droite, l'autre à gauche, demeurèrent cependant secondaires, car c'est au centre que se produisit le plus considérable effort. Il y a là un massif montagneux compris entre les deux branches de l'angle droit dont nous avons parlé. Sur les plateaux, redoutablement organisés de Folgaria et de Lavarone, la présence de nombreux forts autrichiens n'avait point permis aux Italiens de dépasser sensiblement leur frontière. Bien plus, deux fois, sous la violence poussée austro-hongroise, ils ont dû se reformer en arrière sur des échelons successifs.

Si l'on en croit les derniers avis officiels publiés par l'état-major de Conrad von Hertzendorf, les Autrichiens dans leurs attaques répétées, depuis dix jours, auraient fait 10.000 prisonniers et conquis 38 canons, plus 40 mitrailleuses. Ces chiffres peuvent être exagérés, mais ils n'ont toutefois rien d'in vraisemblable. Dans la guerre actuelle les effectifs de première ligne voient souvent leur retraite coupée par les tirs de barrage. Quant au matériel garnissant les avancées, son évacuation des premières sur les secondes lignes est impossible dans un repliement rapide. D'ailleurs, il est à remarquer que, depuis cinq jours, la progression ennemie se ralentit.

Même à s'en tenir aux indications de Vienne le chiffre des prises décroît. Enfin, le gouvernement prépare l'opinion à la riposte, puisque les journaux de la capitale danubienne annoncent les contre-attaques italiennes sur Zugna-Torta. Quand le généralissime Cadorna faisait ainsi évacuer ses positions de tête, c'était moins sous les coups impératifs de l'adversaire que pour épargner des sacrifices disproportionnés avec le fait de tenir. Malgré cela il serait souhaitable pour nos alliés qu'ils pussent récupérer Zugna-Torta. Cette opération marquerait le terme du flux austro-hongrois, dont le reflux n'emportera pas ce que les premières vagues furent incapables de couvrir.

Charles Stiennon.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 20 Mai (657^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Belgique, des groupes ennemis qui cherchaient à traverser le canal de l'Yser, entre Steenstraete et Het-sas, ont été arrêtés par nos tirs d'infanterie et d'artillerie.

En Champagne, les Allemands ont fait une forte émission de gaz sur notre front, entre la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet et la route de Souain à Somme-Py. Arrêté par nos tirs de barrage, aussitôt déclanchés, l'ennemi n'a pu lancer l'attaque qu'il préparait.

A l'ouest de la Meuse, bombardement violent, au cours de la nuit, de nos positions entre le bois d'Avocourt et le Mort-Homme. Aucune attaque d'infanterie.

Dans les Vosges, un coup de main sur un de nos petits postes du Linge a échoué.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord-ouest de Roye, notre artillerie a canonné les dépôts de ravitaillement ennemis où plusieurs incendies se sont déclarés.

Au nord de Soissons, deux fortes reconnaissances allemandes ont été dispersées par notre feu.

En Champagne, un coup de main nous a permis de pénétrer au nord-ouest de Villesur-Tourbe dans les lignes adverses et de nettoyer une tranchée allemande, dont tous les occupants ont été tués ou faits prisonniers.

Sur la rive gauche de la Meuse, à la suite d'un bombardement d'une extrême violence, les Allemands ont dirigé cet après-midi une attaque à large envergure sur toute la région du Mort-Homme. Dans le secteur à l'est du Mort-Homme, l'ennemi qui avait pénétré un instant dans nos premières lignes en a été rejeté avec des pertes sérieuses par une vive contre-attaque de nos troupes. Dans le secteur ouest et sur les pentes nord du Mort-Homme, les Allemands, après une série d'assauts infructueux rendus meurtriers par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie, sont parvenus en fin de journée à occuper quelques éléments de notre tranchée avancée. Des contingents ennemis qui avaient poussé jusqu'à notre deuxième ligne, pris sous le feu violent de nos canons, ont reflué en désordre laissant de nombreux cadavres sur le terrain. L'activité de l'artillerie a été grande au cours de la journée dans la région Avocourt, cote 304. Bombardement intermittent sur la rive droite et en Woëvre.

Le nouveau ministre de France en Roumanie



M. DE SAINT-AULAIRE

délégué à la résidence générale de France au Maroc, qui vient d'être nommé ministre de France à Bucarest, en remplacement de M. Blondel.

[Le comte Auguste de Saint-Aulaire est né le 13 août 1866. Il a été chargé d'affaires à Lima en 1896, secrétaire à Rio de Janeiro en 1899, puis à Tanger en 1902.]

Propos d'un inconnu

Dédié aux citoyens honoraires de Kienthal

Il y avait chez nous des gens au cœur tendre qui, le jour même de l'affichage de la mobilisation, revêtirent une chemise de lin, se posèrent sur la tête une couronne d'olivier en papier et se mirent à jouer de la harpe.

Ces personnages éminents, qui avaient tout prévu parce qu'ils sont d'un flair à nul autre pareil et qui depuis des années ne parlaient de cette chère Allemagne qu'avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix (tant la patrie de von Klieck les attendrissait), ces membres d'un parti qui...

(Faisons nous-même les échappages!), ces vrais amis du peuple que l'on considère à juste titre comme n'ayant jamais trompé la masse ouvrière et qui...

(Je vous assure qu'on comprend aussi bien et que ça évite du travail à la vensure.) ces hommes enfin dont les titres sont incontestables pour mener à bien les affaires publiques, voulurent que la France montrât à tout prix ses intentions pacifiques et obtinrent que le rideau de couverture de nos troupes fût reculé de dix kilomètres, ce qui laissait à découvert le bassin minier de Briey, lequel bassin est une source inépuisable de notre force et de nos richesses.

Je vous laisse à penser si les Allemands n'eurent garde de profiter de l'occasion.

C'est bien gentil de chanter des romances, et je sais qu'on peut tout dire au public, même et surtout des bêtises; mais comme après tout le public français a, je crois, quelque peu droit au nez, j'estime qu'il vaut mieux carrément présenter les choses comme elles sont.

Au moment où trois nigauds reviennent de Kienthal (et pendant qu'on y pense encore), au moment où nous trouvons des articles que rien ne corrige et qui tombent pendant la guerre dans les panneaux des employés socialistes du loisir, nous voyons qu'il y aura des gens capables de reprendre les errements passés si l'on ne sait y mettre le holà.

Pour l'édification de ceux qui préfèrent le sommeil à l'action, je me permets de rappeler ce principe essentiel de la méthode allemande : produire, produire toujours, pour former des réserves.

Et, le jour de la déclaration de guerre, la mobilisation civile privée pour la production des articles commerciaux dans les usines s'est faite avec la même méthode que la mobilisation militaire, et aujourd'hui l'Allemagne se vante d'avoir une réserve de marchandises représentant 12 milliards de mark d'exportation.

Elle va même plus loin. Elle prétend qu'elle doublera ce chiffre si la guerre dure encore. Elle bluffe. C'est entendu. Elle a toujours bluffé. Mais il y a du vrai dans ses affirmations. On ne répètera jamais trop qu'elle est incapable de rien cacher...

On nous parle toujours de l'organisation des Allemands. Soit : ils sont organisés; mais leur force n'est pas tant dans leur méthode que dans notre manque de méthode.

Nous n'avons qu'à renvoyer les pèlerins de Kienthal, présents et futurs, à leur h. a. ha, avec prière de rester tranquilles; et ensuite qu'à déréter, nous, les Alliés, que les 12 milliards de marchandises boches, après la guerre, n'entreront ni en France, ni en Angleterre, ni en Russie, ni en Belgique, ni en Italie, ni en Portugal, ni dans aucune des colonies. Ce n'est pas très compliqué: les tarifs douaniers n'ont pas été inventés pour des prunes ni pour les poires.

L'Inconnu

Toutes les horloges anglaises ont été avancées d'une heure ce matin

La réforme concernant l'avance de l'heure légale a été appliquée ce matin à deux heures en Angleterre.

Demain la Norvège appliquera la même réforme.

Un télégramme Wolff de Christiania annonce, en effet, que la deuxième chambre norvégienne a voté hier, à l'unanimité, l'introduction de l'heure d'été en Norvège. La nouvelle heure sera employée à partir de la nuit du 21 au 22 mai.

La famille impériale russe a célébré sur le front l'anniversaire de la naissance du tsar

LONDRES, 20 mai. — De Pétersbourg au Morning Post :

« L'anniversaire de la naissance du tsar fut célébré hier dans la Russie entière.

« Toutes les villes pavoièrent et illuminèrent. Le tsar demeura pourtant parmi ses troupes. L'impératrice, le grand-duc Alexis l'y rejoignirent.

« Un Te Deum a été célébré et un déjeuner offert par Leurs Majestés à leurs suites. »

DERNIÈRE HEURE

La succession Delbrück entraîne en Allemagne une véritable crise ministérielle

GENÈVE, 20 mai. — Les *Dernières Nouvelles de Munich* nient que M. Waldow soit destiné à prendre le poste de l'alimentation de l'Allemagne.

Le même journal affirme que ce sera un homme beaucoup plus jeune dont il donnera le nom demain.

Le successeur de M. Delbrück n'est pas encore nommé bien que le nom de M. Helfferich soit sur toutes les bouches.

Cependant, le *Journal de Munich* fait remarquer que beaucoup de personnes estiment très dangereux de faire un changement si important en pleine guerre dans le ministère des Finances.

Le *Berliner Tageblatt* du 18 soir ayant entendu dire que le ministre des Finances de Bavière, von Breunling, serait appelé à succéder à M. Helfferich, a envoyé un rédacteur pour l'interroger. Le ministre bavarois a déclaré qu'en aucun cas il n'accepterait cette succession. Le journal cite parmi les autres candidats qu'on aurait présentés, le ministre des Finances du duché de Bade, M. Rheinbold. Il croit savoir, d'ailleurs, que la question sera définitivement réglée à la fin de cette semaine.

Les *Dernières Nouvelles de Leipzig* du 19 considèrent comme presque certaine la nomination de M. Helfferich, secrétaire d'Etat au Trésor, au poste de secrétaire d'Etat de l'Intérieur. A ce sujet, le baron de Seydlitz, un des leaders du parti conservateur, écrit dans la *Post* : « Il serait regrettable que M. Helfferich abandonnât le ministère des Finances, car les difficultés sur ce terrain ne sont pas toutes écartées. »

AMSTERDAM, 20 mai. — Le *Berliner Tageblatt* annonce la prochaine démission du ministre de l'Agriculture von Schorlemeyer.

LA PIRATERIE ALLEMANDE

Un navire espagnol a été torpillé Un autre a disparu...

MADRID, 20 mai. — Le vapeur espagnol *Olmendi* qui vient d'arriver à Bilbao a été pendant son voyage attaqué par un sous-marin allemand. Celui-ci lança une torpille, qui heureusement n'atteignit pas le navire. Cette tentative de torpillage fut faite sans avertissement préalable.

On est sans nouvelles du vapeur espagnol *Bagnio*, de 4.000 tonnes, allant de Bilbao à Newport avec un chargement de minerai. On considère le navire comme perdu et on pense qu'il a été torpillé. Le *Bagnio* avait 30 hommes d'équipage.

Un charbonnier grec coulé par un sous-marin autrichien

TOULON, 20 mai. — Un charbonnier grec a été coulé le 18 mai par un sous-marin autrichien. Après avoir fait stopper le navire, le commandant du sous-marin a envoyé des hommes à bord pour faire sauter le bâtiment pendant que l'équipage s'était réfugié dans les embarcations et s'éloignait du vapeur.

Vingt-sept hommes de l'équipage recueillis par un torpilleur ont été ramenés à Toulon et hébergés par le 5^e dépôt des équipages de la flotte.

Au cours d'un raid aérien sur le Kent une personne est tuée et deux blessées

LONDRES, 20 mai. — Le maréchal French annonce que le raid aérien exécuté, la nuit dernière, sur la côte orientale du Kent, comprenait trois hydravions qui ont atteint la côte anglaise ce matin.

Quelques minutes après quatorze heures, un hydravion se dirigea, alors, vers le nord du Kent et jeta une douzaine de bombes explosives sur l'île de Thanet qui n'ont brisé que les vitres des fenêtres.

Les deux autres avions semblent avoir viré vers le sud, jetant à la fois vingt-cinq bombes au sud-est du Kent.

Dans une ville, quelques bombes ont tué un soldat, et ont blessé une femme et un marinier.

Un bar public a été démoli et quelques maisons ont été incendiées.

Un hydravion a été abattu, ce matin, par la flottille navale, au large de la côte belge.

L'Amérique ne croit pas à l'efficacité de l'offensive autrichienne

La grande offensive autrichienne dans le Trentin n'a trouvé dans la presse américaine qu'un crédit limité.

L'*Evening Sun* voit dans l'offensive autrichienne une nouvelle tentative des Teutons de briser le cercle qui les entoure, l'Autriche payant, cette fois, de sa personne. L'*« Evening Sun »* doute cependant que les opérations puissent aller bien loin car il est peu probable que l'Autriche puisse masser un nombre suffisant de troupes. Il lui faudrait pour cela prélever de nombreux effectifs du front russe. A cette époque de la saison et le moment approchant où les Russes pourront reprendre les opérations, ce serait risquer gros. De même elle ne peut guère retirer de forts contingents des territoires verbes conquis si chèrement. Un tel acte pourrait bien être interprété comme un acte de désespoir.

Quant à l'*Evening Post* elle ne croit pas que les opérations actuelles soient dignes de beaucoup d'intérêt, sauf en ce qu'elles signalent une nouvelle vigueur dans les armées autrichiennes. Pour ce journal, l'Autriche-Hongrie cherche seulement à regagner le territoire que l'Italie a conquis dans un but de marchandage lors du règlement de comptes.

Restrictions allemandes

BERNE, 20 mai. — La *Gazette de Francfort* écrit, au sujet des combats sur le front italien :

« Pour bien évaluer ces combats, il faut considérer qu'ils ont lieu dans des montagnes qui sont en partie couvertes de neige. Même si les Autrichiens avançaient de beaucoup, les difficultés de terrain ne diminueraient pas. Les Italiens disposent encore de nombreuses réserves, de sorte qu'il serait faux de s'attendre à une avance rapide des Autrichiens. En tous cas, nous pouvons espérer que les prochains combats sur ce front seront également favorables à nos alliés. »

Les journaux italiens ont confiance

Le *Popolo d'Italia* :

Les Autrichiens ont les positions et l'armement. Nous avons, nous, l'armement et la volonté énergique de vaincre. Nous avons confiance, pleine confiance, dans nos soldats et dans ceux qui les conduisent au combat.

Les Autrichiens abandonnant le front de Vallona

ATHÈNES, 20 mai. — Suivant le *Journal Patris*, un diplomate d'un Etat neutre, de retour d'Albanie, donne sur la situation de ce pays les renseignements suivants : toute probabilité d'une attaque autrichienne contre Vallona doit être écartée; au cours des trois dernières semaines, les Autrichiens ont retiré de la région une grande partie de leurs forces, soit 50.000 hommes environ. Actuellement, il ne reste plus en Albanie que quelques détachements de l'armée régulière autrichienne et des irréguliers mirdites; à Fieri, 300 soldats autrichiens et un corps d'irréguliers mirdites; à Berat, 600 Autrichiens et deux corps d'irréguliers albanais; le reste, soit 4.000 hommes, s'est retiré à Durazzo.

L'abandon de ce front est attribué à l'insuffisance du ravitaillement de l'armée autrichienne.

Les troupes autrichiennes ainsi retirées ont été envoyées dans les principales villes de la Turquie, afin de permettre aux Turcs de transporter toutes leurs forces disponibles sur le front de l'Asie.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

LONDRES. — Le procès de Roger Casement commencera jeudi devant la Haute Cour.

PÉTROGRAD. — L'instruction du procès du général Soukhomlinov avance rapidement. Le sénateur Kouzmine aura dans quelques jours terminé l'interrogatoire des principaux témoins ainsi que l'examen des nombreux documents saisis chez l'accusé.

LONDRES. — M. Asquith, de retour d'Irlande, a rendu visite au roi ce matin.

LONDRES. — Le nombre des ateliers, usines et manufactures placés sous le contrôle du ministère des Munitions est actuellement de 3.577.

LISBONNE. — Le ministre de l'Intérieur a donné sa démission pour raisons de santé.

SHANGAI. — Le steamer *Kiuling*, appartenant à la China Navigation Company, est en feu sur le fleuve Yan-Tsé. On le considère comme totalement perdu.

EN MACÉDOINE

Le général Milne remplace à Salonique le général Mahon

LONDRES, 19 mai. — Le correspondant du *Daily Mail* à Salonique télégraphie en date du 9 : Le général Sarrail parlant aujourd'hui du départ du général sir Bryan Mahon, qui va prendre un nouveau commandement en Egypte, a dit qu'il le regrette vivement. « Le général Mahon et moi avons passé ensemble quelques moments difficiles et j'ai trouvé en lui, non seulement un collaborateur parfait, mais aussi un ami véritable. »

Le général Sarrail s'est rendu à l'embarcadere de la Tour-Blanche pour dire adieu au général anglais au moment de son départ. Un grand nombre de généraux anglais étaient présents, ainsi que des officiers d'état-major représentant l'armée grecque.

Le successeur du général Mahon est le général major George Francis Milne, officier supérieur de l'état-major de la deuxième armée.

Akintzali pillée par les Bulgares

ATHÈNES, 20 mai. — On mande de Salonique, qu'à l'exception des bulgarophiles qui se sont réfugiés en territoire bulgare, tous les autres habitants des villages situés dans la zone des opérations ont été transportés dans la région de Kilkis.

On affirme qu' aussitôt après le départ de la compagnie grecque qui occupait Akintzali, trois compagnies bulgares ont pénétré dans le village, ont cerné le poste de police et ont pillé les maisons pour s'emparer des céréales.

Dans un ordre du jour, le général Milne recommande aux officiers et aux soldats anglais de se comporter courtoisement envers leurs camarades grecs et, en général, envers tous les citoyens grecs de l'Empire.

Représailles de nos avions sur les campements ennemis.

SALONIQUE, 19 mai. — Des avions ennemis ont bombardé cette nuit Kilkis, Topsis et Zeitinlik. Une seule personne a été blessée. On ne signale aucun dégât.

En réponse à ce raid, des avions français ont bombardé d'importants campements bulgares et ont obtenu des résultats satisfaisants.

Divers combats sans résultats ont eu lieu au cours de cette nuit.

Le roi Ferdinand pendu en effigie

ATHÈNES, 20 mai. — D'après des informations de source diplomatique, la situation intérieure de la Bulgarie devient alarmante. Les Allemands agissent comme en pays conquis. On a trouvé un matin, dans l'une des plus grandes rues de Sofia, un mannequin représentant le tsar Ferdinand, un poignard dans le dos, pendu à un réverbère. Des placards révolutionnaires circulent et des arrestations en masse continuent d'être opérées.

LA SITUATION EN CHINE

SHANGAI, 20 mai. — On prévoit des désordres à Nankin pour aujourd'hui.

D'autre part le *Morning Post* reçoit de Tientsin la nouvelle que le plus grand optimisme règne maintenant dans les cercles étrangers de Pékin, quoiqu'il soit difficile d'en comprendre les raisons, la situation étant loin de s'être améliorée.

Enfin, on affirme que ne comptant pas évidemment sur une issue heureuse de leurs négociations avec Yuan-Shi-Kai, les républicains chinois ont entamé des pourparlers avec les représentants des grandes puissances. Les républicains voudraient obtenir la reconnaissance officielle par les puissances de la Confédération des provinces du sud de la Chine et leur protection dans les possessions étrangères. De leur côté, ils garantiraient aux puissances sollicitées la sécurité de leurs nationaux et de leurs biens dans les provinces occupées par les républicains et reconnaîtraient tous les traités conclus avec les étrangers avant la guerre civile.

On télégraphie d'autre part que les partisans de Yuan-Shi-Kai sont partis pour l'Europe et l'Amérique chargés d'une mission secrète.

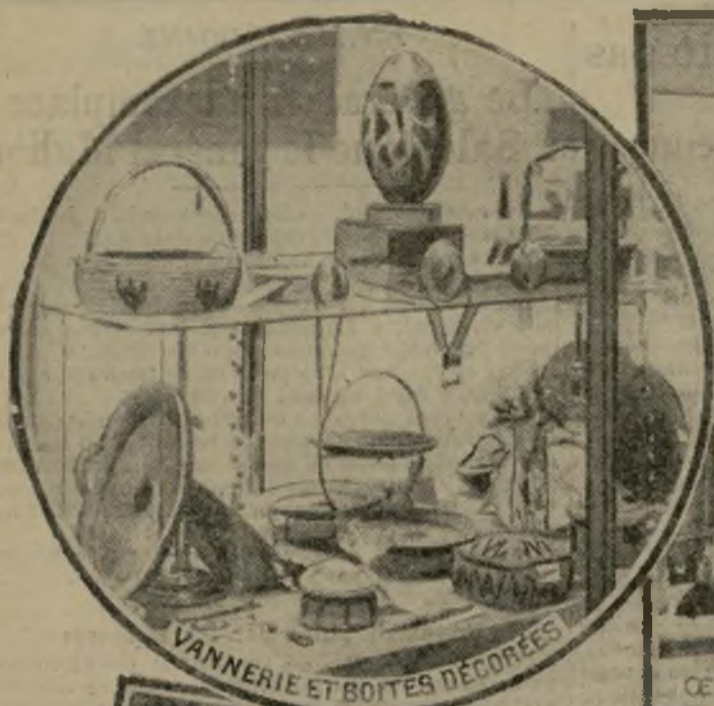
L'hommage du peuple de Paris au roi Albert I^{er}

M. Léopold Bellan, président du Comité chargé d'offrir au nom du peuple de Paris une Epée d'honneur au roi Albert I^{er}, a quitté Paris hier.

M. Enlart, vice-président, M. Brun, trésorier, et M. Jéhu, l'artiste qui a exécuté cette belle œuvre d'art l'accompagnaient.

La remise de l'Epée d'honneur aura lieu demain jeudi.

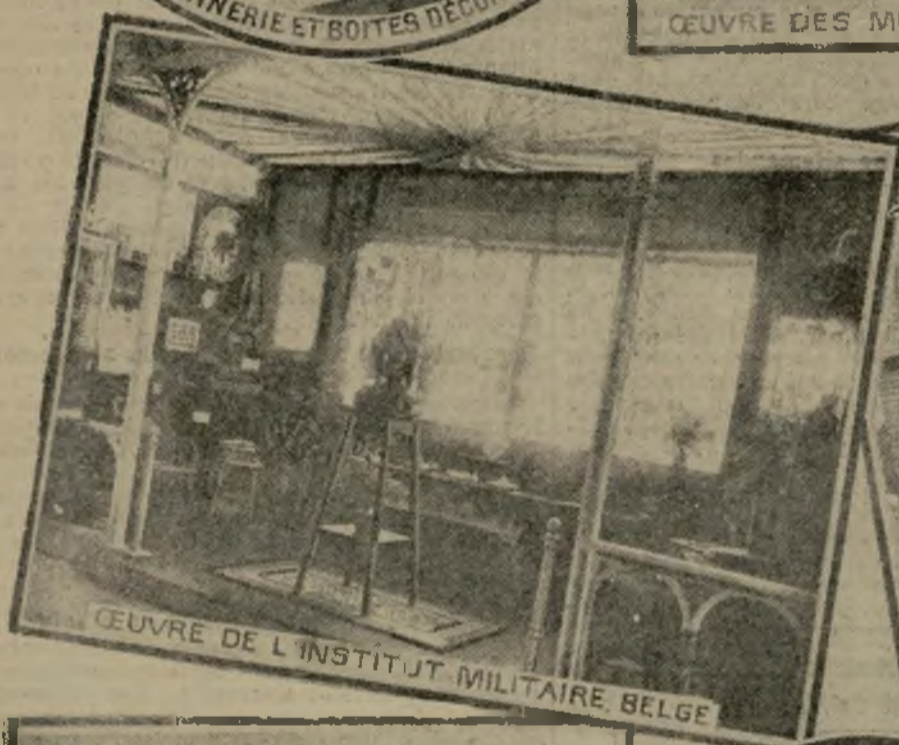
Une exposition émouvante. --- Les travaux des mutilés de la guerre



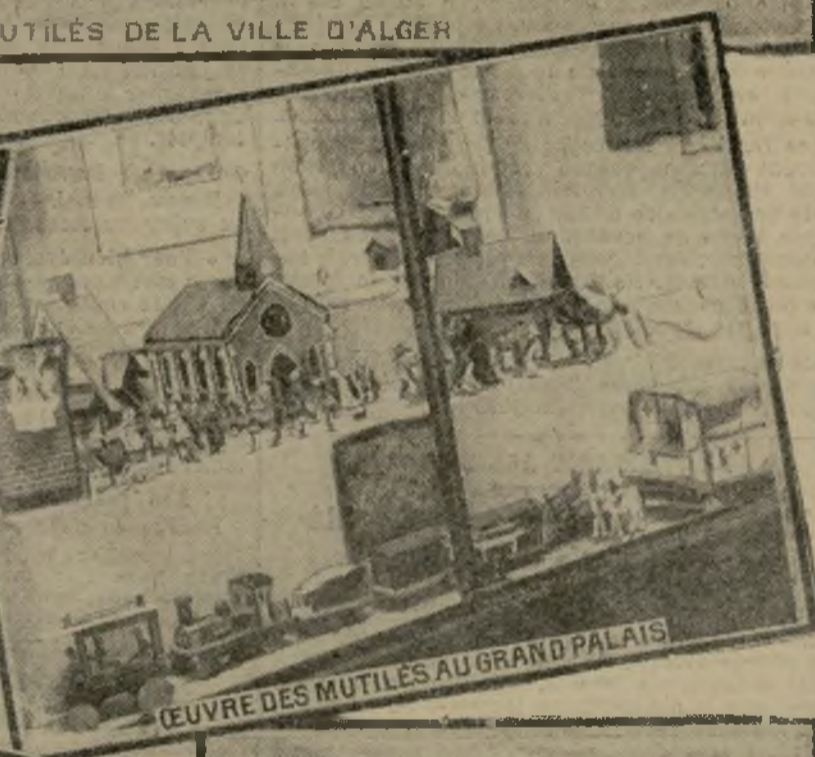
VANNERIE ET BOÎTES DÉCORÉES



ŒUVRE DES MUTILÉS DE LA VILLE D'ALGER



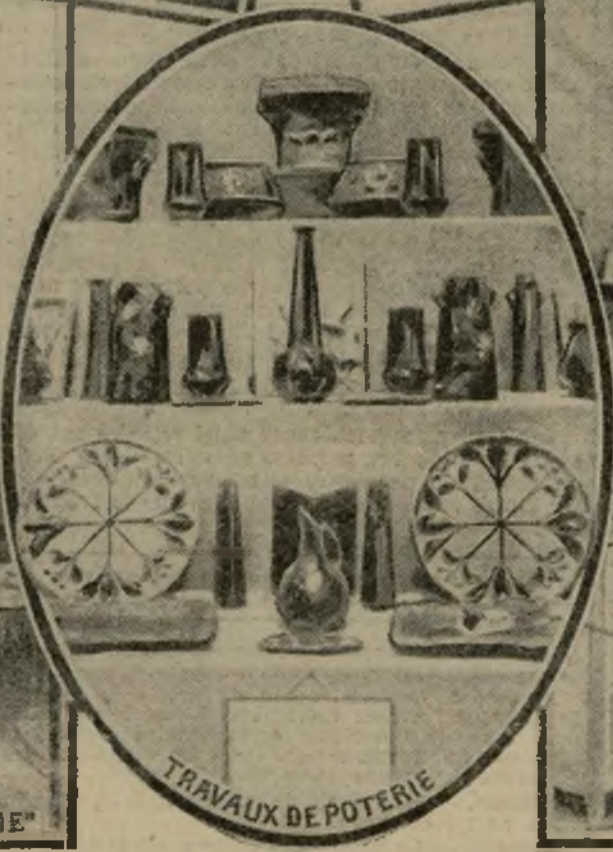
ŒUVRE DE L'INSTITUT MILITAIRE BELGE



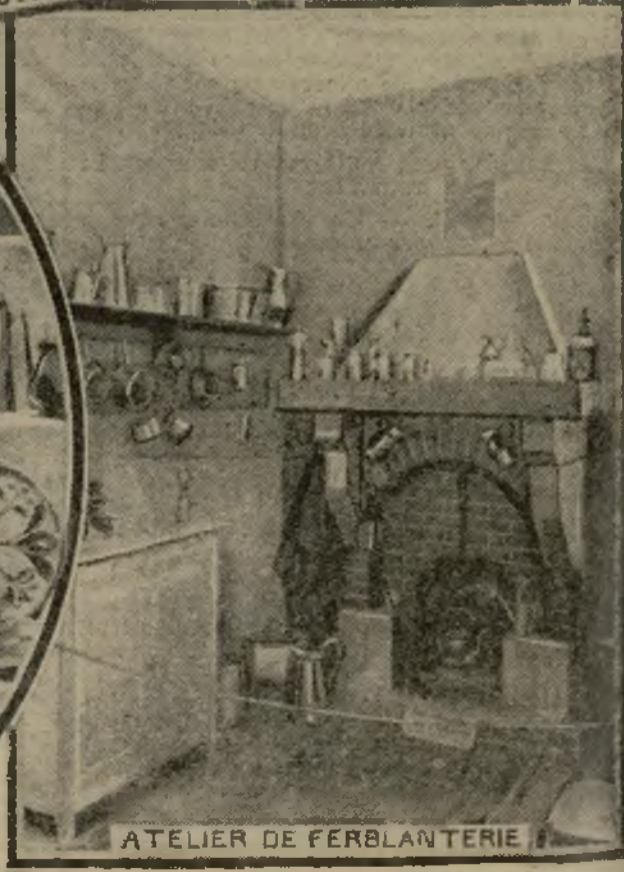
ŒUVRE DES MUTILÉS AU GRAND PALAIS



SECTION DES MUTILÉS "L'ART ET LA FEMME"



TRAVAUX DE POTERIE



ATELIER DE FERBLANTERIE

Hier après midi, a eu lieu au musée Galliera, l'inauguration de l'Exposition des « Travaux des mutilés de la guerre ». Les représentants de la Ville de Paris présents à la cérémonie et le très nombreux public qui, dès deux heures, se pressa dans les salles, restèrent émerveillés de la quantité de métiers auxquels ont su s'adapter, en très peu de temps, des grands blessés désormais en possession d'un durable gagne-pain, qui les mettra à l'abri de la misère et les consolera de leur glorieuse infortune.

L'Exposition des travaux des mutilés de la guerre

Dans la vie, nos chers blessés ne sont pas hors de combat !

Cette guerre aura prouvé que des plus grandes douleurs peuvent naître les plus grandes joies. Souvenez-vous...

C'étaient les premiers temps. Tout à coup, parut le Blessé. Tout notre cœur s'élança vers lui. Il s'avancait lentement, portant au front l'auréole blanche du bandeau d'hôpital. Il souriait. Les enfants interrompaient leurs jeux, les femmes s'arrêtaient, une brusque pâleur sur les joues. Les hommes serraient les poings et espéraient les promptes vengeance. L'aventure, au bras de son guide, s'en allait dans les ténèbres à peine formées devant ses yeux morts.

Nous disions : « Pauvres, chers, glorieux enfants ! Ils vivent. Mais quelle existence ! L'inaction forcée, l'inutilité sociale, l'ennui des longs jours vides ! Infortune plus affreuse que celle d'une balle au front : ils attendront ainsi le terme d'une morne vie, d'où le travail, source d'allégresse et bienfait sacré, restera proscrit. »

Hier, le musée Galliera écarta la double vantail de sa grille d'honneur et les délégués de la municipalité de Paris s'approchèrent, qui venaient inaugurer l'« Exposition des travaux des mutilés de la guerre ».

Oui, — la preuve en fut faite, dans l'instant, — d'immenses douleurs peuvent enfanter des joies qui les égalent. Mêlés aux personnages officiels, ils étaient là, quelques-uns de ces blessés que, naguère encore, nous croyions condamnés à vivre dans l'inertie ; ils nous montraient comment ils ont su surmonter le mauvais Destin, comment ils ont repris leur place parmi nous, comment ils sont maintenant, sinon heureux, au moins consolés et fiers de leurs lendemains.

Des broches, des balais, voilà à peu près à quoi se résumait l'œuvre des aveugles, jadis. Mais ici ? Voici des tapis, des sacs brodés, des travaux de perles, de la poterie, du moulage de statuettes réalisées par des blessés privés de la vue. Et quant aux amputés, leur adresse va jusqu'à l'inimaginable. La gamme des métiers est presque infinie auxquels les blessés peuvent désormais se consacrer utilement, pour eux et pour les besoins de l'industrie.

Toute énumération est sèche. Mais en voici une qu'il faut faire, et on la trouvera éloquentement assurément. Ce sont les bijoux à caractère régional de l'hôpital de Dinard, les reliures, menuiseries, cartonnages, dessins venant de Bordeaux, les bijoux d'Algérie que présente M. Herzog, les envois de l'hôpital américain de Neuilly, les travaux de bois découpé, si ingénieux, d'un amputé, Pierre Merland ; les produits de l'hôpital auxiliaire de la rue Notre-Dame-des-Champs, de l'hôpital complémentaire de la rue de Monceau (Mme de Rothschild), de l'hôpital 103, du Grand Palais ; les sections de Lyon, Montpellier, Bourges, Oyonnax. Puis, la Société de protection des soldats aveugles, l'Office départemental des mutilés de la rue du Puits-de-l'Ermitte, l'Atelier du blessé (Buffon, Salpêtrière), l'école Rachel (travaux du fer, petite mécanique), le *Jeune homme français* (Union nationale des cheminots), la belle section de l'Union centrale des arts décoratifs de Nevers, les tailleurs, comptables, cordonniers de la Fédération nationale, le Comité de l'Anjou, les bijoux de la Délivrande (Calvados), la chambre syndicale de la bijouterie, avec ses verres fins pour la chirurgie ; l'Institut national des invalides de la guerre à Saint-Maurice, les meubles de l'école organisée par Mme David Weil ; les vanniers et sabotiers de Toulouse, l'Institut militaire belge à Vernon, les étonnantes sculptures de Paul Prevot, amputé du bras droit ; la chambre syndicale de la petite bijouterie (rue Chapon), qui, de la Fédération nationale et de l'Aide immédiate, a reçu des blessés ex-maçons, emballeurs, employés du Métro, dont les bijoux sont d'une rare technique ; les ateliers de ferblanterie de la rue des Epinettes, — voyez cette cuisine où rien ne manque ! — les tapis de l'œuvre de Mme Amen, si fins de ton et d'un si franc métier ; le *Jeune Lozérien*, les travaux d'aveugles des pupilles de miss Holt, ceux de la maison de convalescence de Reuilly, de l'hôpital de la chambre syndicale des agents de charge de Lyon, de Valentin Haüy, de la Maison-Blanche ; les Blessés au travail, l'Atelier des blessés, et d'autres encore...

Froide nomenclature ! Comment, en peu de lignes, exprimer tout ce qui rayonne, ici, de tenace volonté et cette résolution de n'être pas blessé malgré l'affreuse évidence de la main vide et de la béquille ! Ces braves, conduits devant des tours de mains qu'ils ignorent, en quelques semaines sont devenus de parfaits artisans. Beaucoup ne copient plus les modèles, mais inventent. D'anciens charretiers, employés de commerce créent des types originaux, neufs, d'une fraîcheur d'idées qu'eussent en vain cherchée des professionnels de longue date. A côté de la victoire pratique qui vient d'être remportée par toutes ces œuvres, c'est cela qu'il faut mettre en lumière, cette merveille que peut-être nous allons devoir à nos blessés après quelque temps, un renouveau d'invention de pure origine française dans l'objet usuel. Ce seul point mériterait un long développement. Bornons-nous à en signaler l'importance.

Il restons-en sur cette joie qui s'oppose à la froide douleur de la patrie blessée ; nos mutilés ont

des métiers en nombre. Ils ne sont pas hors de combat !

Cela apparaît, vérité reconfortante, dans ces travaux que suit grouper avec son goût coutumier, le distingué conservateur de Galliera, M. Eugène Delard, aux côtés de qui il convient de citer Mme Delard, ordonnatrice de maint détail charmant.

M. F. d'Andigné, inspirateur de l'exposition, a participé activement au recrutement et au classement des envois. On sait quelle précieuse collaboration il apporta jusqu'à ce jour aux manifestations artistiques de la Ville de Paris. Jamais peut-être ne s'y consacrera avec un zèle plus fervent ce soldat français qui, ramassé par l'ennemi sur le champ de bataille, prisonnier en Allemagne, enfin rapatrié, garde fièrement, lui aussi, l'honneur d'avoir été blessé.

Pascal Forthuny.

M. Viviani a affirmé, en Russie la résolution inébranlable des alliés

Nous ne recevons qu'aujourd'hui le texte du discours prononcé par M. Viviani au banquet donné à Pétersbourg, à l'occasion du jubilé d'argent de l'alliance franco-russe.

Après ses remerciements pour l'accueil dont il était l'objet, M. Viviani rendit hommage à l'activité vigoureuse dont il rencontra les traces au cours de son voyage où rien ne lui fut caché, parmi les troupes, au milieu de leurs chefs comme dans les profondeurs des usines de guerre.

Messieurs, dit-il, voilà vingt-cinq années que l'empereur Alexandre III et le gouvernement de la République ont conclu une alliance féconde. Cette alliance était faite pour garantir la paix et à diverses reprises, déjouant les ruses, résistant aux menaces, elle l'a préservée. Une heure de folie sanglante est venue où l'Empire qui, depuis quarante-quatre ans, n'aspirait qu'à la guerre et y tendait toute son âme, a imposé à l'humanité tous ces massacres. Qu'espérait-il trouver devant son organisation brutale ? Une Europe désarmée. Que rencontra-t-il ? L'alliance indissoluble de l'Europe, qui forge le châtiment...

« Nous sommes de cœur au combat. Nous y resterons sans merci ni trêve. Pas de paix séparée et la guerre commune, voilà le pacte d'honneur qui nous lie. Nous irons ainsi tous ensemble jusqu'au bout, jusqu'au jour où le droit outragé sera vengé, où nous aurons arraché par la force les réparations nécessaires, où nos mains fraternelles, unies, auront brisé la lourde épée courbée du sang innocent. »

Nous le devons à nos morts, car autrement ils seraient tombés en vain. Nous le devons à nos combattants, car ils auraient combattu en vain, nous le devons aux générations qui nous suivent et qui, des mains de nos héros, recevront le droit de vivre dans une Europe enfin bâtie sur le droit.

M. Viviani a fait, en outre, à la presse russe, les déclarations suivantes :

« Après ce que j'ai vu et entendu en Russie, je suis plus confiant que jamais dans la victoire finale des Alliés. »

« Je sais, je sens, que tout le monde ici comprend la valeur de l'effort qui reste à fournir et est prêt à y proportionner ses sacrifices et son labeur. »

« La coalition formée entre nous, peuples alliés pour la défense du droit, est indissoluble. Elle n'obtiendra pas seulement sur les champs de bataille la victoire par l'héroïsme de ses soldats et par la puissance de l'organisation industrielle qui doit rester le devoir impérieux de chaque heure. Après la grande épreuve, des problèmes économiques se poseront ; il est de l'intérêt des peuples alliés d'en envisager la solution et de préparer entre eux, consécutive à l'alliance pour le combat, une entente assez souple pour laisser à chaque pays l'autonomie qui découle de sa souveraineté et assez forte pour les empêcher de redevenir des tributaires des Empires centraux. C'est à cette tâche que les différents gouvernements doivent parer, et je sais qu'ils ne manqueront pas à leur devoir. »

La croix de guerre et les actes de l'état civil

Le garde des Sceaux, ministre de la Justice, vient d'adresser aux procureurs généraux une circulaire prescrivant de mentionner dans les actes de l'état civil, la Croix de guerre au même titre que la Légion d'honneur et la Médaille militaire.

« De même, dit M. Viviani, que le Parlement a voulu que les actes de décès perpétuent par un mention spéciale la mémoire de ceux qui sont morts pour la patrie, de même il est équitable que les soldats qui, dans la lutte soutenue pour la liberté et le droit, ont accompli les plus beaux actes d'héroïsme aient la faculté de faire figurer à la suite de leur nom, dans les actes constatant les événements essentiels de leur vie, la mention de l'insigne qu'ils ont payé de leur sang. »

Les nouvelles conditions de la guerre sous-marine

Les engagements de l'Allemagne vis-à-vis des Etats-Unis modifient les conditions de la guerre sous-marine. Elles ne les modifient toutefois — et c'est un point que la presse des Alliés n'a pas nettement élucidé — qu'en ce qui concerne les navires portant des citoyens américains. La façon d'agir des sous-marins allemands envers les navires de commerce des nations belligérantes ou neutres autres que les Etats-Unis peut ne pas changer. En ce cas, le risque serait qu'il se trouvât sur un des navires exposés à ce traitement sommaire un passager américain. C'est en ce cas seulement que la mise en demeure du président Wilson pourrait être suivie d'effet.

Il n'est pas douteux que la crainte de ce risque restreindra quelque peu l'action des sous-marins ennemis. Les paquebots, les transports de passagers ne seront probablement plus attaqués. Mais on peut penser que les vapeurs de charge anglais et français resteront exposés à être coulés sans avertissement. Les chances pour qu'il se trouve à leur bord des sujets américains seront peut-être estimées assez faibles par l'ennemi pour continuer à leur égard leurs anciens et infâmes procédés.

Quant à la visite du chargement, à l'avertissement préalable, à l'évacuation, à la mise en sûreté des équipages, force est de reconnaître que, dans l'état actuel des choses, ils sont à peu près incompatibles avec la guerre commerciale sous-marine. En effet, non seulement un grand nombre de navires commerciaux sont armés, non seulement ils possèdent la télégraphie sans fil qui leur permet de donner l'alarme, mais le seul stationnement en surface d'un sous-marin dans des parages très sillonnés par des patrouilles l'expose à de graves dangers.

Si l'on veut se représenter le mode d'action d'un sous-marin ayant pour instructions de reconnaître la nationalité du navire rencontré, de le visiter, de faire évacuer l'équipage et les passagers, d'assurer leur sécurité, et enfin de le couler, il faut, pour constater l'énormité des risques qu'il court, entrer dans quelques détails techniques.

Les navires de commerce à la mer n'arborescent le plus souvent aucun pavillon. Pour les reconnaître, le sous-marin doit donc s'approcher à portée de signaux, c'est-à-dire à portée de canon, émettre et faire un signal. Si le navire est armé, cette manœuvre doit être fatale au sous-marin.

Si le navire n'est pas armé et qu'il possède la télégraphie sans fil, il peut appeler immédiatement du secours et ce secours peut arriver assez vite pour que le sous-marin n'ait pas le temps de terminer les opérations de visite et de sauvetage.

Les conditions stipulées conditionnellement par la note allemande et exigées par la réponse américaine sont donc prohibitives de la guerre sous-marine, telle qu'elle a été pratiquée jusqu'ici ou du moins la rendent si dangereuse pour les agresseurs que le jeu deviendrait réellement désavantageux pour ceux qui le joueraient. Aussi peut-on être assuré que si l'Allemagne ne renonce pas purement et simplement à la guerre d'attentats, elle la poursuivra suivant les modalités anciennes. Tout au plus se bornerait-elle en ce dernier cas à prescrire à ses commandants de sous-marins de n'attaquer ni paquebot d'aucune sorte, ni vapeurs de charge pouvant être américains. Sur ce dernier point les renseignements fournis par ses agents en Amérique permettent de situer exactement un grand nombre de navires et de restreindre les chances de méprise.

Il faut cependant noter que les risques courus par les sous-marins allemands sont proportionnels à leur nombre et à la durée de leurs croisières et que, plus leur « travail » sera restreint, plus leurs pertes seront lourdes en comparaison de l'effet produit. Or, cet effet, dans la période la plus intense, et pour la marine britannique qui a été la plus éprouvée, n'a pas atteint 1/10 du commerce maritime.

A. Larsson.

Un livre de vulgarisation sur la guerre navale

Notre excellent confrère et collaborateur, M. Raymond Lestonnat, vient de faire paraître *La Guerre Navale* qui rendra de signaux services à ceux qui veulent savoir quelles sont les conditions essentielles de la guerre sur mer, comme à ceux qui veulent prendre part aux discussions qu'elle soulève.

Après un bref exposé sur l'origine des flottes de guerre, l'auteur analyse les éléments qui les composent, définit leur évolution et résume les opérations qu'elles sont amenées à entreprendre. Les conditions de combat sont exposées de façon à ce que le lecteur se rende compte des difficultés que le marin doit surmonter pour vaincre.

Un résumé de la politique navale des grandes puissances, suivi de considérations générales sur la marine de la mer terminent ce livre de vulgarisation maritime qui vient à son heure et envisage le problème la plus complexe parmi ceux qui sont posés par l'actualité.

QUELQUES "A-COTÉ" PITTORESQUES DU FRONT D'ALSACE



JEUNES ALSACIENNES OFFRANT DES FLEURS AU GÉNÉRAL N.



FRANÇOIS FLAMENG
PEINTRE MILITAIRE EN ALSACE



LES MODÈLES DU PEINTRE



LE GÉN. DEPOUYDRAGUIN DÉCORANT DES OFFICIERS



REMISE DE DÉCORATIONS PAR LE GÉN. N.



LE FIDÈLE AMI DES ALPINS DANS LA TRANCÉE



UNE ÉGLISE EN ALSACE



APRÈS LA GRANDE MESSE



UN DÉFILÉ D'ALPINS



LA SORTIE DE L'ÉCOLE

La situation est un peu plus calme en Alsace depuis quelque temps et le cran de nos poilus de toutes armes reste fortement accroché aux positions conquises. Un jour viendra où, collaborant plus activement à l'effort général, nos braves de l'Est connaîtront des heures plus ardentes. Faisons place aujourd'hui, alors qu'il en est temps encore, aux « à-côté » alsaciens, à ces minutes de trêve, toute relative d'ailleurs, où, à l'arrière, les chefs décorent les vaillants de la veille, et où, dans le cadre des villages, déjà redevenus français, la population fraternise avec les troupes au repos.



L'Humour et la Guerre



T'en fais pas, Bouboule

Pièce à feu héroï-comique
en six tableaux

I LE CANTONNEMENT

LE SERGENT. — Allons! bon! Il manque encore un homme ici!

LE CAPORAL. — Sergent, c'est Bouboule qui n'est pas prêt.

LE SERGENT. — Bouboule! Encore Bouboule! Toujours Bouboule! Il n'est jamais à l'heure celui-là.



Toujours le dernier! Puisqu'il était cabotin dans l'civil, il ne devrait pas arriver en retard quand les copains vont jouer leur rôle en face des Boches.

LE CAPORAL. — Sergent, le voilà qui s'amène.

LE SERGENT. — Quel gros plein de soupe! Regardez-le: il ne marche pas, il roule!

BOUBOULE (arrivant). — Que voulez-vous, sergent! J'ai toujours été un comique roulant...

LE SERGENT. — Tout de même, vous ne vous faites guère de mousse...

BOUBOULE. — Naturellement, sergent.. Pierre qui roule...

LE SERGENT. — Mais nous sommes en guerre, nom d'une pipe! Et vous n'avez pas l'air de vous en faire.

BOUBOULE. — C'est le général Pétain qui l'a dit: « Vous en faites pas, on les aura! »

Tous les hommes rient, et la colonne se met en marche à travers les boyaux. Pour n'en pas perdre l'habitude, Bouboule traîne la jambe, au dernier rang.

II LA TRANCHEE

BOUBOULE. — Bon! on ne peut pas être seulement une minute tranquille. Voilà les « choucroutes » qui prennent leur batterie de cuisine...

LE LIEUTENANT. — Ils vont commencer l'attaque.

BOUBOULE. — Oui mais, nous aussi on est... d'attaque!

LE LIEUTENANT. — Écoutez, les gars. Je viens de recevoir des ordres par téléphone. Dès que les Boches vont approcher, nous allons feindre une retraite destinée à les attirer sous les obus.

BOUBOULE. — Le 75 va arroser leurs galons!

LE LIEUTENANT. — Parfaitement; ensuite, nous leur sauterons dessus.

UN POILU. — Mon lieutenant, ils passent leurs parapets.

LE LIEUTENANT. — Suivez-moi, les gars, pas d'gymnastique!

Les poilus courent vers l'arrière. Bouboule, toujours le dernier, traîne la jambe.

III L'ENTONNOIR

BOUBOULE (avisant un entonnoir et s'y installant). — Zut! j'en ai assez. Ça manque de taxis. J'm'arrête ici.

UN POILU. — Viens donc, Bouboule; t'es exposé dans ce trou!

BOUBOULE. — J'm'en f... Ça ne sert à rien de se presser. Je l'ai toujours dit, et ce ne sont pas les Boches qui me feront changer d'avis. J'y suis, j'y reste.

LE POILU (rejoignant les camarades au bout du boyau). — Ce sacré Bouboule! toujours le dernier!

IV

LES « CHOUCROUTES »

PREMIÈRE CHOUCROUTE (pénétrant dans la tranchée française). — Gott mit uns! Gott mit uns!

SECONDE CHOUCROUTE (faisant la même chose que la première). — Gott mit uns! Gott mit uns!

TOISIÈME CHOUCROUTE (imitant les deux autres). — Gott mit uns! Gott mit uns!

DEUXIÈME CHOUCROUTE (singant les 199 précédentes). — Gott mit uns! Gott mit uns!

LE « 75 » (tapant dans la choucroute). — Dzim! boum! boum! dzim! dzim! boum! boum!

CHŒUR DES CHOUCROUTES. — Mein Gott! mein Gott! pas kapout!

LE « 75 » (renuant la choucroute). — Dzim! boum! dzim! boum! bou-oum!

CHŒUR DES CHOUCROUTES. — Ach! ach! ach! ach!...

BOUBOULE (du fond de son trou). — Mince de balots que les Boches! Le « 75 » les découpe en morceaux et ils crient: « Hache! hache! »

V

BOUBOULE « FOR EVER »

LE LIEUTENANT. — Les Boches paraissent suffisamment arrosés. Il est temps de revenir en première ligne. En avant!

BOUBOULE (au fond de son entonnoir). — Voilà les copains qui rappliquent! C'est le moment de « leur » rentrer dedans. Allons-y!

Il s'élança hors de l'excavation en poussant des clameurs formidables et fonce sur les Boches, tête baissée. Cram-cram, pendant qu'une autre compagnie de « Frontaux » va sortir du fossé, sont un instant affolés, et, lorsque les poilus bondissent dans la tranchée, Bouboule a déjà fait des victimes.

UN BOCHE. — Kamerad! kamerad!

BOUBOULE. — Non, mais! Est-ce que je suis changé en cochon pour que tu me prennes pour ton camarade?

VI

LE LIEUTENANT. — Bouboule, laissez-moi vous embrasser! Je vais vous proposer pour la croix de guerre.

BOUBOULE. — Dites donc, mon lieutenant, je leur



en ai fichu une peur en sortant de mon trou...

LE LIEUTENANT. — Le plus beau, c'est que vous, Bouboule, vous le trainard, êtes monté à l'assaut le premier!

BOUBOULE. — Dame! mon lieutenant, au Paradis, les premiers seront les derniers. Il est donc tout naturel que dans cet enfer ce soit le dernier qui passe le premier!

Texte et dessins de LUC-CYR.

Journaux du Front

CHEVAL DE FRISE. — CAFARD.

Deux définitions empruntées à des journaux du front:

Le « Cheval de frise », d'après l'*Argonaute*, est un cheval barbu et laid qui se sert que dans la cavalerie de tranchée. Son haras est généralement chez le magasinier du régiment. D'abord chevalier quand on le dresse, il passe bientôt à la dignité de cheval de frise, et on l'envoie patte devant les premières lignes. On ne le monte que sur la plaine où, après l'avoir soigné, on l'attache avec du fil de fer pour l'empêcher de se sauver. Il ne connaît que le galop sur place qu'on appelle au front train de combat. Pourtant, après des attaques boches, on l'a vu, plusieurs fois, prendre le mort aux dents.

Et le « Cafard », selon le *Pauvaing*, est la bête noire des gens du front. Son nom vient sans doute de café: cafard, qui a la couleur du café. Cette étymologie n'est rien moins que certaine. D'ailleurs, il importe peu. Les mœurs de cet animal dangereux sont peu connues. Généralement il vit dans la solitude et s'attaque aux isolés. Ces derniers, dès qu'ils sont piqués, deviennent sombres et voient tout en noir. Ils sont à ce moment contagieux, et leur société n'est pas à recommander. Il existe une autre variété de cafard qui n'est que dans les agglomérations: c'est le cafard nahum, du nom de l'Arabe qui l'a étudié le premier. Il n'est pas vaillamment, et, bien qu'entraînant quelques désordres locaux, il n'est nullement inquiétant.

LES EXPRESSIONS A LA MODE

De l'*Echo des Marmites*:

Tout comme le boulevard, le boyau à ses expressions à la mode et elles constitueront peut-être pour les historiens de l'avenir un supplément pittoresque au dictionnaire d'argot d'Aristide Bruant.

Etre sérieusement ému, c'est « se débarbouiller avec du cassis ». « L'avoir sec », la trouver mauvaise. Une balle est appelée « abeille de cimetière ». Etre honnête, c'est « déguiser » ou « se faire sonner ». On dit de quelqu'un qui est très brave qu'il a « du cran ». Enfin, l'autre jour, au cours d'une discussion orageuse, nous avons entendu un poilu menacer un de ses copains de lui « casser les mangoufres ». Mais, comme dans les pièces de Capus, tout s'est arrangé par l'arrivée de la soupe et de la « gnole ».

LES JEUX DU FRONT

Du *Zouzon*, journal du 20^e bataillon du 3^e zouaves (S. P. 15):

Après dîner, vous prenez un jeu de cartes (complet autant que possible) et vous réunissez autour de vous un certain nombre de joueurs (le plus que vous pouvez).

L'idéal serait d'avoir une carte par joueur. Vous mettez devant vous quelques poignées de haricots (des petits blancs). Puis vous jouez en fixant les enjeux à l'haricot la dizaine de points en commençant à 20.

Vous arrêtez le jeu quand tous les haricots sont arrivés dans la même main.

Le gagnant est prié de les reverser à l'ordinaire.

L'IMPOT NOUVEAU

De l'*Echo des Fourbis*, 131^e territorial (S.P. 53):

— Tu vas repartir en permission?

— Jamais de la vie!... Tu ne vois pas ce qu'il faut à l'arrière?... Ils mettent un impôt sur ceux qui arrivent une deuxième fois dans les patelines!...

— Comment?

— Parfaitement, l'impôt sur le revenu.

LES FRUITS DE LA TRANCHEE : PRUNES

De la *Mitraille*:

Fruits plutôt rares dans les tranchées, car si on va là, ce n'est pas en général pour des prunes.

Plus connus sont les pruneaux que l'on fait venir d'Agen, afin de tracter les Boches, car « ouis qu'il y a de l'Agen, y a pas de plaisir ».

Les pruneaux sont un objet d'usage courant et de consommation journalière. On en recevait volontiers s'ils n'avaient un noyau assez dur.

Le pruneau français n'a rien perdu de ses qualités laxatives.

Le pruneau allemand est kameloïé. Sans tam-tam, il se fait duni-duni. Les poilus, malgré tout, s'en moquent. De ce pruneau-là, ils se battent la prune.

REPONSE A UNE QUESTION

SUR LES DARDANELLES

Du *Tort-Boyau* (15^e rég. d'infanterie. Secteur postal 140):

Vous vous étonnez, dites-vous, que nos troupes n'aient été retirées des Dardanelles. C'est pourtant bien simple. L'accès des Echelles du Levant a été interdit aux Alliés parce que les Turcs avaient pris la précaution d'en scier les barreaux. La retraite s'est imposée.

STENO-DACTYLO

Rue

PIGIER

de Rivoli, 53. Leçons pratiques: Commerce, Comptabilité, Langues.

L'Humour et la Guerre



LES OREILLES ENNEMIES VOUS ECOUTENT...

— Oui, mon mari est mobilisé... dans les chemins de fer...
— Est-ce qu'il a la croix de gare ?

(Le Rire : A. Guillaumin.)



A LA TERRASSE

— C'est rien chic, ici !
— On y tiendrait facilement un mois en premières lignes...

(Emm. Dujardin.)



LES FEMMES A LA CASERNE

— Chef ! On vous rapporte le chichi qu'on a trouvé dans la soupe.

(Le Rire : Lap.)



MINUIT A PARIS, OU LA QUESTION DES POUBELLES

Le permissionnaire. — Allons, bon ! les gaz asphyxiants... (Léo Loechevalier.)



— Herr lieutenant, ils ont reçu des coups de crosses... Ils saignent du nez...
— Hoch... Annoncez au bataillon qu'il y aura du boudin ce soir.

(Sauvayre.)



LES BELLES PROMESSES

Nouvelle torpille allemande... avec passager... pour s'assurer qu'il n'y a pas d'Américains à bord !!!

(Angélin.)

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les nouveaux pauvres

Ces jours derniers, rue des Martyrs, par une matinée radieuse, deux femmes en deuil descendaient vers Paris.

La mère et la fille, certainement, car elles se ressemblaient d'une façon frappante. Leur mise révélait des bourgeoisies, et, malgré l'austérité du noir, on les sentait soucieuses d'élégance.

Au reste, la mère, plus frileuse, portait encore sur ses épaules une sombre fourrure de prix.

Bien qu'elle eût dépassé la quarantaine et que la jeune fille eût à peine dix-neuf ans, c'est la mère qui semblait la plus vive, la plus allante. Ses yeux, très jeunes, s'intéressaient au spectacle de la rue populaire; elle souriait aux petits gamins, aux femmes qui lui fourraient audacieusement sous le nez des bottes de muguet, ou d'odorantes gerbes de lilas.

La jeune fille paraissait plus grave, prise tout entière par une lourde préoccupation, par un chagrin dont rien ne semblait la distraire. Et ce n'est pas la première fois que j'avais cette surprise, de voir un être en pleine jeunesse plus profondément atteint par une peine qu'un être moins jeune, en qui persiste, malgré ce que nous dicterait la raison, un ardent besoin de vivre et d'oublier. Car, vous pensez bien que j'avais vite reconstitué le roman de mes deux passantes : le mari parti à la guerre, tué à l'ennemi, laissant dans les larmes une veuve et une orpheline.

— Claudette!... regarde ce gosse!... Est-il drôle!... Est-il amusant!...

C'était un petit crieur de journaux qui remontait la rue en courant, à peine vêtu, les cheveux au vent, les joues toutes rouges, un pan de sa chemise passant par la déchirure de sa culotte.

« Claudette » avait souri; mais moins au spectacle du gamin pittoresque qu'à l'enjouement facile de sa mère.

Elle regarda cette maman d'un air où il y avait de la tendresse et de l'indulgence, et un petit étonnement à la voir si insouciant tout à coup, et un léger reproche, peut-être, dans son cœur sérieux et pesant, pour ce besoin juvénile d'échapper, ne fût-ce qu'un instant, au fardeau qui les accablait.

Cependant, parmi les petites voitures qui stationnaient le long du trottoir, chargées de légumes, de fruits, de douteuses victuailles (véritable marché ambulante), une vieille bonne femme venait de s'arrêter. Elle était tout essouffée encore d'avoir monté la côte, et c'était sans doute bien plus la faute de son asthme que de la charge qu'elle transportait. Elle consistait, cette charge, en quelques boîtes de radis dont la fraîcheur n'était point parfaite et qui achevaient de se faner dans une caisse en bois blanc montée sur deux roues branlantes, et poussée à l'aide de deux bouts de bois mal ajustés et inégaux. Matériel de misère, qui ne devait guère tenter les acheteurs!...

La vieille semblait plus misérable encore. Elle

était vêtue d'un vieux jupon sans couleur et d'un caraco rapiécé; des savates, qui avaient trainé dans toutes les boues, éplachaient à ses talons. Elle releva, avec ses doigts squelettiques et noués par les douleurs, les mèches éparées de ses cheveux tout blancs, et elle fut prise d'une toux affreuse. En vérité, elle paraissait à bout de forces. Claudette et sa mère s'arrêtèrent.

Elles avaient sous les yeux le spectacle de la détresse sans fin, de l'effort sans fin; la figure terreuse et atrocement ridée de la vieille restait durcie, muette, avec une lueur de révolte (combien inutile!) dans ses yeux aux paupières déchiquetées.

— Vivement qu'on crève!...

La mère de Claudette s'était approchée :

— Combien vos radis ?

— C'est trois sous la botte.

— Donnez-m'en une botte.

La jeune fille restait immobile et grave, toujours soucieuse et renfermée, à quelques pas.

Déjà, sa mère tenait dans son bras, enveloppée d'un méchant bout de journal, la botte de radis déplorables, et elle tendait à la marchande un billet de cinq francs déplié.

— Oh!... Je n'aurai pas de quoi vous rendre!...

La figure la vieille a changé d'expression. Ses pauvres yeux s'inquiètent; elle a compris confusément que la dame ne tient pas beaucoup à son emplette et qu'un rien peut la faire changer d'avis.

Mais la dame en deuil est émue jusqu'au fond de son cœur, une immense pitié l'envahit pour cette pauvre femme, et elle lui lance avec un bon sourire :

— Allez!... Gardez tout ma brave femme! Et que je vous porte bonheur!

La mère et la fille ont repris leur chemin, et je les suis.

Mais elles n'ont pas fait dix pas que Claudette a saisi vivement le bras de sa mère et j'entends qu'elle dit :

— Ma pauvre maman!... Tu n'en feras donc jamais d'autres!...

— Qu'ai-je fait?...

— Voyons!... tu laisses ces cinq francs à cette vieille!...

— Pauvre femme!... L'as-tu vue?... A qui peut-elle espérer vendre ses vieux radis?...

— Oui, maman!... Mais tu ne te souviens donc pas que tu m'as dit toi-même qu'avec ces cinq francs nous devions vivre jusqu'à dimanche?

— Mon Dieu!... C'est vrai!...

— Tu sais bien que nous sommes devenues très pauvres, que papa n'est plus là!... qu'il a fallu fermer la maison!...

— Claudette!... Ma pauvre petite!... Oui!... j'avais oublié!... jamais je ne pourrai m'y habituer, tu vois!...

Comme ses jambes tremblaient, elle s'est arrêtée et s'appuie au bras de sa fille :

— Qu'allons-nous devenir? Il faut que tu me surveilles!... Pendant si longtemps, j'ai pu faire de ces folies-là!... C'est si bon, si tu savais, de ne pas être pauvre!...

Elles tournèrent une rue et disparurent.

Michel Sorbier.

TRIBUNAUX

Une mère indigne

La cour d'assises de la Seine a condamné, hier, à une année d'emprisonnement Marie-Germaine Chabrier, vingt-huit ans, domestique, 9, rue de Provence. Cette femme était accusée d'avoir, le 2 février dernier, meurtri faule de sous son enfant, un nouveau-né, sexe masculin.

La police recherche toujours l'assassin du gardien de la paix Petitjean

Le malfaiteur qui, ainsi que nous l'avons relaté, a tué l'agent Petitjean au moment où celui-ci se rendait à l'arrêt de la rue de la Harpe, n'a pas encore été arrêté.

Plusieurs arrestations ont bien été opérées, mais les individus suspects qui répondaient au signalement de l'assassin ont pu fournir des alibis qui, vérifiés, ont été reconnus exacts; le service de la sûreté a remis en liberté, moins un, cependant, car c'est un déserteur.

Les obsèques de l'infortuné gardien de la paix auront lieu demain; l'heure n'est pas encore fixée. Elles auront, en raison des circonstances actuelles, un caractère de très grande simplicité.

Académie des Sciences morales et politiques

M. Ribot, ministre des Finances, assistait hier à la séance de l'Académie des Sciences morales et politiques où M. Charles-Georges Picot, ancien inspecteur des finances, directeur de la Société générale de Crédit industriel et commercial, faisait une communication sur les moyens de réduire la circulation monétaire fiduciaire.

Cette circulation fiduciaire s'élève à 3 fr. 90 par habitant en France, contre 93 fr. 20 en Angleterre; cette différence est due principalement aux habitudes bancaires anglaises qui assurent les paiements et encaissements par compensations et par virements au lieu de numéraire et sans même, pour la compensation, qu'il y ait besoin d'une provision en espèces.

Après une intervention de M. Paul Leroy-Beaulieu, M. Ribot félicite M. Picot de son travail si complet et présente quelques critiques. Il parle assez longuement de l'emploi du chèque barré. Malheureusement ce mode de paiement rencontre des détracteurs, notamment dans l'Ouest de la France. Les fermiers n'en font point et certaines banques s'y prêtent difficilement.

M. Ribot a l'intention, pour parer dans la mesure possible à ces difficultés, de créer le chèque postal; nous suivrons l'exemple de nos amis et alliés les anglais. La poste deviendra le banquier de celui qui n'a pas. On pourra faire ainsi une quantité énorme de paiements.

que s'il s'agit d'un grand devoir à remplir, assés officier. Si la guerre était déclarée, nous pourrions tous à l'ennemi laissant nos femmes, nos enfants, nos fiancées. Ce sacrifice peut nous être demandé demain et nous l'accomplirions de bon cœur, mais êtes-vous bien certaine, Madeleine Monette, d'être venue ici simplement pour acheter des toilettes et pour vous amuser?

La jeune fille fut heureuse de retrouver en l'instant le prétexte honorable de son voyage à Paris, prétexte qu'elle avait oublié pendant toute la semaine. Ne devait-elle pas réconcilier ses parents?...

Il lui était fort agréable d'avoir une mission pour s'en parer devant Gaspard. C'était par des qualités qu'elle désirait briller devant lui, tandis qu'elle exhibait très volontiers des défauts à son père. Elle savait que c'était par eux qu'il lui plaisait. Certains pères, et Didier était de ce nombre, approuvent les péchés de leurs enfants quand ils sont des marques d'hérédité, comme les signes où ils reconnaissent leur paternité.

Monette, disons-le bien vite à sa louance, joua pas la comédie de l'ange pour Gaspard. Elle était véritablement meilleure et comme franchement mûrie par sa présence. Des femmes très jeunes, caractères encore mal formés, se laissent si facilement influencer! Elles deviennent bonnes ou mauvaises et se modèlent selon l'idéal de leur cœur.

— Je suis venue, il est vrai, dans l'espoir de ramener mon père à Bland, dit Monette, mais j'ai failli l'oublier, et je vous remercie de me rappeler le but et l'objet de mon voyage. L'existence avec mon père est si gaie, si amusante! On pense plus à rien de sérieux.

— Il est tout juste que vous vous amusez,

REPRODUCTION D'EXCELSIOR - DE 21 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

Mme Claude LEMAITRE

CHAPITRE XIII

Elle avait la sensation d'une chrysalide muée soudainement en un brillant papillon. Un papillon diapré, éblouissant aux mille nuances celles des robes et des chapeaux que Didier lui offrait avec une générosité sans égale. Et, d'ailleurs, Monette n'avait-elle pas toujours pu être comparée à un papillon d'été?

Or, Bland ressuscita dans son jeune esprit justement lorsque Didier croyait le pousser dans les plus profondes oubliettes de sa mémoire, le soir de la fête qu'il offrait à Monette et à Dorothy.

Dans le salon orné de fleurs splendides, Provins tout à coup reparut pour la jeune fille. Ce fut lorsque Gaspard Boisselle arriva vers elle en souriant et en lui tendant la main. Elle poussa un cri léger, un cri de joie et de surprise et elle crut voir en cet instant apparaître dans la salle illuminée et fleurie le jardin de Bland où, tant de fois, enfant et adolescente, elle avait rencontré son ami Gaspard.

Elle se souvint de Clotilde la délaissée et reconnut en Dorothy une usurpatrice. Autour d'elle, tous, son père même, devinrent pareils à des

étrangers, simplement parce qu'un camarade d'enfance la regardait tendrement avec des yeux pleins d'un amour qu'elle reconnaissait.

Elle était pour lui toute flamme et tout éclat, un véritable rayon de jeunesse et de joie.

Et cependant depuis huit jours elle vivait au Magie et Provins reculait déjà dans le passé pour cette créature de vingt ans pour qui les évolutions de cœur et d'existence étaient forcément promptes.

La magie du souvenir embellit de suite chez Monette cet hier qui était presque un aujourd'hui. Gaspard fut le compagnon, le confident que l'on entraîne à l'écart pour regretter ceux qui ne sont pas là et pour parler des émotions d'une existence nouvelle.

Elle fit asseoir l'officier auprès d'elle sur un divan rond empanaché d'une superbe gerbe de roses. Dans le parfum grisant des fleurs, elle parla avec abandon. Son habil d'enfant coquette prit même un tour ému et un peu triste avec un homme grave et tendre.

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici, monsieur Gaspard, dit-elle. Et ma robe, qu'en dites-vous? Suis-je assez chic?

— Très, répondit Gaspard avec conviction.

Mais il ajouta de suite...

— Je ne vois pas Mme Durand de Bland.

— Elle est restée à Provins, répondit la jeune fille.

— Quels jours mornes pour elle! Après avoir vécu avec vous, peut-on rester seul sans désespérer? reprit l'officier.

Monette baissa la tête. Elle découvrit son égoïsme et elle en eut honte.

— C'est vrai, fit-elle, je n'aurais pas dû quitter maman.

— On ne doit se séparer de ceux qui nous aiment

En feuilletant les Revues

On sait qu'Ernest Psichari, l'auteur d'un livre si grand bruit : *L'Appel des armes*, et d'un autre encore : *Le Voyage du centurion*, où s'acclame sa maîtrise, est mort en héros à la bataille de Charleroi.

La *Revue Hebdomadaire* publie des vers très nouveaux que M. Jean Psichari a écrits à la mémoire de son glorieux fils.

Mon père, ô mon fils, ô mon grand bien-aimé, dors à tout jamais dans l'heureuse Belgique, avoir, dans une heure étrangement tragique, l'ennemi contre le Droit armé.

Tambas sur la pièce, adoré de mon Ame, quelque désespoir qui me torde le cœur, tambas, je le sais, en t'affirmant vainqueur ; plus calme déjà, je souffre et je t'acclame.

De la splendeur de les doubles ailes, de l'éther fruit de la Bretagne et de la Grèce, l'allongea soudain sans un cri de détresse, la paix sous le sein gauche et la paix dans les yeux.

Seconde avant la seconde dernière, l'empire cependant que la mort l'appelait, tu pus encore saisir ton chapellet ; main le caressa dans l'ultime prière.

.....
 De jeunes gens à qui l'appel des armes qu'à l'heure morale et la nécessité, massacrer leur frère ardeur à la cité, les aux jours de paix non moins qu'aux jours d'alarmes !

.....
 Ce fut ton cri de fond. Servir, s'offrir, le bonnet phrygien, le coq ou l'aigle ? d'abord, prouver que le vouloir qu'on règle est fort, et qu'on sait vaincre — et qu'on sait mourir !

.....
 Et tellement grand, ce moment de l'histoire, la brute et nous le combat si pressant, l'effort mondial à tel point menaçant, est beau d'avoir pu lutter pour la victoire.

.....
 N'être est-ce par là que se calme un grand pleur, de là que me vient — ô France, ô ma Patrie ! — l'écoulement dans l'âme endolorie, et presque contentement dans le malheur.

.....
 Que d'humanité détruite en un seul homme ! l'écoulement enfant, qu'aurait été l'enfant par ton esprit, savant à réunir, dans quel dans ton cœur harmonisaient leur somme ?

.....
 Colos, pour apaiser l'éclat de mes sanglots, d'has où tu dors, de la douce colline, ton père orphelin, sur ta France orpheline, toujours, mon fils, mon Saint et mon Héros.

JEAN PSICHARI.

.....
 Dans le *Correspondant*, M. D. Bertrand de La- continue ses intéressants articles intitulés : *Les Flandres, notes d'un volontaire de la 1^{re} Armée (1914-1915)*.

.....
 Sans détachons ce joli croquis :
 Dans les *Lettres de mon moulin*, Alphonse Daudet raconte comment, un beau matin, malgré le charme de son horizon provençal, il fut repris de la nostalgie de son bien qu'en attendant un tambour du village vola sur sa caisse à l'abri du petit bois de sapins

aimé des courlis, près du pré fleuri de lavandes où paissait la chèvre de M. Seguin. Comme je le comprends ! Le tambour est l'instrument français entre tous ; notre tambour s'entend, avec sa caisse cuirée, sonore, qui « rend » si bien, mais non le tambour allemand plat, sec et gourmé ; la première est « peuple », le second est « hère professeur ».

Depuis des semaines et des semaines, nous n'en avons entendu ni le son, ni les roulements, ni les batteries, qui vous tambourinent le cœur et les reins avec d'invisibles baguettes. Au sein de cette intense vie militaire qui coule autour de nous, cela nous manque, oh ! nous manque plus que nous ne le saurions dire... Et voici que tout à coup par-delà le canal, au loin, des rran, rran, rataplan se font entendre, rythmés, bien français :

Nous les aurons, nous les aurons quand il faudra, Nous les aurons, nous les aurons à tout de bras, Nous les aurons, nous les aurons, ça n'ira pas.

Le son se rapproche ; il entre maintenant dans le village et vient vers nous. Ah ! ça n'a pas frainé, comme dit la chanson. Des tambours !... En un clin d'œil, tout le monde accourt : médecins, infirmiers, commissaires de la gare ; les blessés eux-mêmes ont quitté la salle. Des tambours ! donc des troupes françaises. Et, instinctivement, chacun de rectifier sa tenue pour saluer « en beauté » les camarades... Les voici maintenant qui tournent la rue et arrivent face à nous, clique en tête. La marche de *Sambre-et-Meuse* éclate soudain, doublée par l'écho. Le drapeau apparaît, nos trois couleurs au vent. Joie, allégresse, fierté, c'est la France qui passe ! Et, dans le large salut militaire que nous faisons au moment où l'emblème paraît à notre hauteur, il semble que toute notre âme tressaille dans notre pauvre levée et jusqu'au bout de nos doigts...

Des numéros blancs au collet des capotes ; ce sont des « pépères », des « terribles foriaux » qui montent, eux aussi, vers les tranchées, aussi alertes, aussi vigoureux que des gars de vingt ans. La plupart appartiennent aux régions du Nord envahies ; ils vont combattre pour la patrie, pour « leurs » terres. Très peu de lazzi, de blagues échangées au passage. Mais à mesure que la musique s'éloigne avec le premier bataillon, les hommes qui suivent scandent le pas au rythme des chansons du pays, de marches en patois qu'ils entonnent avec des voix graves, mâles, décidées, presque religieuses comme s'ils psalmodiaient un hymne. Je comprends maintenant, en les voyant, ce que c'est que la nation armée. Il y a certainement, dans cette troupe montant au front, des pères qui vont y rejoindre ou y venger leurs fils...

Sommaire du dernier numéro de *La Vie Féminine*, le véritable journal de la femme :

Cultivons notre jardin, Valentine Thomson. — Mlle Anna, très humble poupée, P. Loli, de l'Académie française. — *L'autre côté*, Séverine. — *Le travail des femmes*, Louise Compain. — *Avant Mayerling*, E. Allier. — *Les silhouettes féminines de la guerre : La grande coquette*, Guille. — *Ce qu'elles disent : Professeur de piano*, A. Guers. — *Légitime défense (dessin)*, A. Guille. — *Chez nos amis d'Amérique*, M.-L. Le Verrier. — *L'imperissable beauté*, Fanny Clar. — *Propagande française en Hollande*, Th. Casewitz Rouff. — *Propos de modes : Deux robes*, La Poupée française. — *L'Art au foyer : Abat-jour*, Mlle Berlin. — *L'Ambulance suédoise*, Nunzia. — *Feuilles jaunies : Souvenir de Gaudette*, Le Dénicheur. — *La guerre et les humoristes*, Paule Bayle. — *Théâtres*, Basile. — *Le Coin des gourmandes*, Prosper Montagné. — *Feuilleton : Le Mystère de la Cabine n° 13*, Cyril Berger.

Gaspard, vous êtes l'expression de la joie, vous êtes faite pour elle. Mais pourriez-vous être aussi associée à vos plaisirs, du moins en pensée, sans ceux que vous chérissiez ?

— Je suis bien imparfaite, avoua Monette, car mon arrivée je n'ai guère songé à...

— Bland, compléta Gaspard avec douceur.

— C'est cela, à Bland.

Monette sut gré au jeune homme d'avoir ainsi sa phrase. Sans son secours elle eût peut-être qu'elle avait oublié sa mère trop distante, peu tendre, peut-être davantage que le jardin roses odorantes où elle avait joué et passé les moments d'une enfance libre et heureuse.

Là, sans cesser de s'occuper de Dorothy, à qui il présentait ses invites, surveillait l'aparté de Gaspard et de sa fille.

Il le tolérât avec plaisir parce qu'il le jugeait capable de piquer la jalousie de Freddy et de lui faire sentir l'amour qu'il devait éprouver déjà pour Monette.

Il guettait avec curiosité l'Américain qui, tout amusé et tout entraîné, regardait obstinément le bel officier.

Il voulait simplement lui être présenté et il se contentait fort peu de lui disputer la conquête de Monette Durand de Bland.

Il s'approcha du couple et pria la jeune fille d'introduire auprès de son compagnon.

— M. Alfred Chelley, le lieutenant Gaspard Bois-

annonça la jeune fille.

Celle fois la langue de Freddy était déroulée ; il annonça son « oué » et « nao » et s'exprima

avec courtoisie.

— L'âme beaucoup l'armée, la guerre est un sport. Avez-vous déjà fait la guerre ? Je

ger dans n'importe quelle armée. Avoir fait la guerre manque à mon éducation de sportsman.

— Ce prétexte à entraînement pourrait bien se montrer, répondit le jeune lieutenant avec un sourire. Les feuilles de notre mobilisation portent deux dates raturées, car deux fois elles ont failli être envoyées au cours de ces dernières années. C'est le troisième coup qui fait feu, assure la sagesse des nations. Nous pouvons en tout temps nous croire à la veille d'un jour mémorable.

— Magnifique ! splendide ! s'écria Freddy.

Il avait un air de véritable gourmandise, et il ajouta :

— Je voudrais voir quelque chose de grand ! Une poussée, « a rush », du style de l'Enfer.

L'Américain avait de la culture, mais ses désirs n'étaient pas du goût de Monette.

La guerre, même quand elles n'en connaissent pas les tristesses et les horreurs, épouvante les femmes. Elle imposa silence à Freddy.

— Taisez-vous, dit-elle, nous n'avons pas besoin de guerre. Ecoutez le chanteur.

Un ténor, vedette de l'Opéra, soupirait une romance du maître Debussy. Il s'agissait de ne pas perdre une note d'une voix aussi coûteuse, que Dorothy était prête à applaudir au premier son.

La brillante cosmopolite estimait ce qui était cher. Avait-elle tout à fait tort ? Cette fille d'une lignée de hardis pionniers, cette créature d'un sang mêlé de toutes les races savait que la fortune, ou son apparence, et ce qu'elle peut seule s'offrir, ne s'obtient parfois que par le courage, l'endurance et de multiples sacrifices.

(A suivre.)

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Ex. M. Athos Romanos, ministre de Grèce à Paris, est parti pour Athènes, où il se rend auprès de son frère gravement malade.

NAISSANCES

— La comtesse Ch. de Pimodan, femme du capitaine au 9^e cuirassiers, a mis au monde une fille, qui a reçu le prénom d'Anne.
 — Mme de Perrot, femme de l'enseigne de vaisseau actuellement en Méditerranée, a donné le jour à une fille, qui a été appelée Antoinette.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Un général anglais, M. de... (nom), au cours de récents combats et amené à l'hôpital anglais n° 2 au Tréport, où il a succombé dimanche.

De M. Louis Vigier, fils du comte et de la comtesse Henri Vigier, maréchal des logis au 1^{er} hussards, mort à l'hôpital militaire de Châlons, le 15 mai, des suites d'une pneumonie contractée au front.

De Mme Delore, décédée au son hôtel, 23, rue de La-Borie, à quatre-vingt-dix ans, mère de M. Eugène, Charles et Paul Delore et de Mme Durand-Delormes.

De M. Alfred Grelon, industriel, chevalier de la Légion d'honneur, décédé 23, rue François-I^{er}, à cinquante-huit ans.

ELEGANCE ET ECONOMIE

Si la distinction et l'élégance ont été de tout temps le privilège de la Française, l'économie est aussi une de ses plus grandes qualités. Elle pourra concilier l'un et l'autre en s'adressant au HIGH LIFE TAILOR, 112, rue Richelieu, et 12, rue Aubert, où elle trouvera les plus délicieux costumes tailleurs depuis 95 francs. De même les gentlemen auront à HIGH LIFE TAILOR des complets d'une coupe irréprochable à partir de 69.50.

L'effort de la France et de ses alliés

Sous ce titre, il s'est formé un comité de conférences présidé par M. Stephen Pichon, ancien ministre des Affaires étrangères, dont le but est d'expliquer au public et principalement à la jeunesse des écoles, l'effort continu fourni par les Alliés.

En faisant ainsi connaître la tâche accomplie par les nations qui luttent avec nous pour la civilisation, le comité est en droit de compter qu'à l'étranger pareil hommage sera rendu à la France.

Outre M. Stephen Pichon, président, le bureau du comité est composé de : M. Herriot, sénateur, maire de Lyon ; Charles Chaumet, député, ancien sous-secrétaire d'Etat ; Lavis, de l'Académie française ; Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris ; David-Munet, président de la chambre de commerce de Paris ; Paul Labbé, secrétaire général. Les membres du comité sont tous d'éminentes personnalités appartenant au monde des sciences, des lettres, des arts, du commerce et de l'industrie. Les anciens ministres de l'Instruction publique forment un comité d'honneur.

Douze conférences sont déjà organisées, dont trois seront données dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, les jeudis 25 mai, 8 et 15 juin, sur l'effort russe, l'effort italien et l'effort britannique.

La conférence de jeudi prochain 25 mai, consacrée à l'effort russe, sera faite par M. Herriot, sénateur et maire de Lyon, sous la présidence de M. Paul Doumer.

ASTHMATIQUES, EMPLOYEZ LA POUDRE LOUIS LEGRAS. VOUS SEREZ SOULAGÉS : 2 FCS PHARMACIES.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville - Paris
 Envoi franco 6 échantillons avec Bon-Prime contre 0 fr. 80.

Distractions pour les tranchées

N° 165. — DAMES
 par M. Gaston BZUDIN.
 Noirs



Blancs
 Les blancs jouent et gagnent.

Sujet du règne minéral.
 Le suivant a son importance.
 Et désigne certain métal.
 Fort souvent mis en évidence.

Modestebourg Italien.
 Des Français sur l'Amphithéâtre.
 Mon tout rappelle une victoire.

N° 166. — CHARADE

Mon second l'appareil féminin du premier.
 Si fragile est mon tout qu'on l'entasse d'osier.

SOLUTION DES PROBLEMES

N° 163.
 1. 27 21 1. 28 17
 2. 28 21 2. 10 18
 3. 18 13 3. 8 19
 4. 20 24 4. 19 39
 5. 44 2 fait dans et pour.

N° 164. — Il a rapporté 7 cru, en a donné 3 à sa première et 2 à la seconde et 1 à la troisième.

THÉÂTRES

« PARIS » AU THEATRE MICHEL

Le théâtre Michel a voulu cette fois que la Fortune aux chevilles ailées retrouve son cadre normal avant d'arriver d'un pied sûr la rive fragile de sa destinée. Or, le cadre d'un succès, c'est une revue, et les meilleurs interprètes sont parmi les favoris de la fortune qui n'est pas si illogiquement capricieuse qu'elle en a l'air. Voici donc, sur cette scène, une revue qui veut être gaie. Elle est de M. Michel Carré et elle s'appelle *Paris*. C'est un titre, un programme, une promesse et une invitation très amples. Elle a, en tête de ses interprètes, M. Félix Huguenet, et c'est un nom. C'est aussi la certitude que l'action, vaillante, vaillante, sera appuyée par des valeurs solides. Il y a ensuite M. Henry Debray qui est aussi séduisant dans l'opérette que dans la comédie. Je n'ai pas à citer maintenant la petite Haziza, qui n'a pas voulu mettre plus de six ans — les sept premières années de sa vie, s'il vous plaît — à nous préparer la surprise la plus imprévue. Cette enfant donne la réplique à Huguenet avec une assurance merveilleuse. Mais on sait qu'il n'y a plus d'enfants.

Pour le reste, le danseur Pierino Paraboni multiplie des pas fabuleux et des pirouettes à peine échouées, qui donnent à *Paris* une certaine allure... qui ne saurait choquer personne puisque tout le monde applaudit.

Qu'on n'arguise pas outre mesure le sens de cette réserve. Le public sait peut-être mieux que nous ce qu'il veut et quelle est la valeur de ce qu'on lui donne. Quand l'esprit manque de mesure, il y a lieu de songer que la censure a fait son œuvre. Ne soyons pas plus sages que la morale que Dame Anastasia qui est payée pour s'y connaître. Reste l'image, mais là encore les rires doivent décider de notre indulgence. Qu'une danseuse (en caleçon de plage déserte) se démenne pour représenter... la cocarde belge, par exemple, ce n'est peut-être point le réajustement d'un jeu ni le triomphe d'un art, mais une saute l'accepte et c'est elle, à n'en pas douter, qui est le meilleur juge. Le théâtre n'a pas trente-six moyens d'amuser son public en faisant l'apologie du Paris qui s'ennuie et le panégyrique des vertus alliées qui souffrent victorieuses et plus pures des événements actuels. — PIERRE BOISSIE.

Aux Capucines. — Aujourd'hui dimanche, à 2 heures 1/2, matinée de la puissance... revue : *Mon amie fait du théâtre* comédie : *Cinq minutes*, s.v.p. avec toute la brillante interprétation du soir, M. Berthez, Mlle Hilda May, Derris et Jane Saint-Bonnet en tête.

A l'Olympia. — La salle la plus fraîche de Paris. *Marcelle Yven* et sa troupe dans un sketch comique : *Suzanne Chavrier*, *Brut*, les *Gerold's Girls*, le *trio Lara*, les danseurs espagnols, qui attirent à l'Olympia toute la colonie espagnole de Paris : *Campbell et Baisden*, *Augustin et Hariley*, les *Angels*, *Amelot*, *Longlois*, *Barau*, *Debreuille*, etc.

Aujourd'hui, matinée et soirée. Entrées : 1, 2 et 3 francs.

Aux Concerts-Rouge. — A 15 heures, *Symphonie* (Mozart) ; *Concerto* (Beethoven) ; par Mlle Lapié ; mélodies (Berthelme) ; par Mme Maurat-Saincelle ; *Suite* (Debussy), etc.

DIMANCHE 21 MAI

La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 20, *Le Luthier de Crémone*, *L'Invisible*, *offrande*, *la Mégère apprivoisée*.
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *l'armeur*.
Odéon. — A 2 heures, *l'Arlestin*.
Théâtre Réjane. — A 2 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.
Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *la Fille de Mme Angot*.
Même spectacle que le soir : *Antoine*, 2 h. 30 ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15 ; *Capucines*, 2 h. 30 ; *Châtelet*, 2 h. 30 ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Déjazet*, 2 h. 30 ; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 2 h. 45 ; *Gymnase*, 2 h. 30 ; *Théâtre Michel*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. 15 ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Renaissance*, 2 h. 30 ; *Sarah-Bernhardt*, 2 h. ; *Variedades*, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)
Gaumont-Palace. — A 2 h. 20, (Voir programme soirée.)
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)
Omnia-Palé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30, (Voir programme soirée.)
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *les Brebis de Panurge*, *le Voyage de M. Perrichon*.
Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *la Vie de bohème*, *Lumière et papillons*.
Odéon. — A 8 heures, *Tricoche et Cacolet*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *l'Homme qui assassina*.
Ambigu. — A 8 heures, *la Femme X...*
Apollon. — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*.
Athénée. — *Théodore et Cie* (dernière dimanche).
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perimutter*.
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Ca pousse* : revue ; *Mon amie fait du théâtre* ; *Cinq minutes*, s.v.p.
Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée sam. et dim., 2 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Atavisme*, *le Document* 528 V.
Mercure, matinée à 2 h. 30.
Gymnase. — A 8 h. 30, mercredi, vendredi, samedi, *le Rubicon* ; dimanche, matinée à 2 h. 50 et soirée.
Théâtre Michel. — A 9 heures, *Paris*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, *Zaza*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.
Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 15, *le Vengeur* (dernière).
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Rip*.
Variedades. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.
Vauvilliers. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-03). — A 2 h. 30 et 5 h. 35 : *Marcelle Yven* et sa troupe. Vingt vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Grand poison* ; les *armes de la femme* ; *l'Angleterre est prête*. Loc. 4, r. Forest, de 41 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Palé. — *Un million de dol* (Mlle Robliné) ; *De la mort à l'amour* (Mlle Liliade) ; *Pour se faire épouser*. Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle inégalable. Grand orchestre.
Tivoli-Cinéma. — *Un million de dol* ; *le vol du courrier* ; les *pompier de Paris à Verdun*.

COURS ET CONFÉRENCES

Sous la présidence d'honneur de M. Jean Bichelin, de l'Académie française, et le patronage de M. Jean Carlos Blasco, député extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'Espagne, le jeudi 25 mai 1916, au théâtre de la Comédie des Champs-Élysées (ancien Montmartre), à 15 heures, Mme Teresa Santos Bosch fera une conférence sur *l'Espagne et la France espagnole*.

Aujourd'hui dimanche, 19, rue Blanche, hôtel de la Société des Ingénieurs civils, cinquante conférences du Comité National d'Action pour la réparation intégrale des dommages causés par la guerre : *la guerre de loi*, par M. Pierre du Maroussin, sous la présidence de M. Laroche, doyen de la Faculté de droit de Paris, président du Comité.

Aujourd'hui dimanche, les Amis de Paris se réuniront à la mairie du quatrième arrondissement pour entendre une causerie de M. Maillard sur : *le Théâtre des Billettes et les Blancs-Manteaux*, à 10 heures du matin.

Communiqués

L'Alliance Franco-Belge nous prie d'informer ses nombreux souscripteurs que la date du tirage de la tombola organisée au profit du Comité National de Secours et d'Alimentation, qui a son siège à Bruxelles, n'est pas encore fixée. Des billets à 5 francs sont toujours en vente au siège de l'œuvre, 58, rue de la Victoire, à Paris, ainsi que chez ses différents comités départementaux. Plus de six mille lots d'une très grande valeur ont été réunis déjà. Chaque souscripteur reçoit gratuitement une jolie estampe du maître Steinlen. L'Alliance Franco-Belge offre également, à titre d'hommage, un très beau diplôme artistique à toutes les personnes qui lui font un don minimum de 10 francs.

L'Union Française d'Achéteurs Patria, devant tenir son assemblée générale samedi 27 mai, à 2 h. 1/2, 17, rue de Chateaubriand, les membres titulaires qui n'auraient pas reçu leur invitation sont priés de réclamer leur carte d'entrée au secrétariat, 131, boulevard Malesherbes.

Le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, a reçu le bureau de la Fédération Nationale d'Anciens Militaires, lequel lui a exposé ce qui a été fait par ce groupement avant et pendant la guerre et ce qu'il a la volonté de faire après les hostilités. Le gouverneur en a pris acte, a encouragé cette œuvre si patriotique à persévérer dans sa tâche et l'a assuré de son bleuillant concours.

La Bourse de Paris

DU 20 MAI 1916

Si les tendances sont plus calmes sur le marché en banque, où, néanmoins, les cours sont bien défendus, une certaine activité ne cesse de régner au parquet, et la hausse fait de nouveaux progrès dans le groupe espagnol et dans celui de nos grands Chemins. Le rôle de nos rentes, tandis que le 5 0/0 se maintient aisément à 88, le 3 0/0 se tasse à 62.25. Parmi les fonds étrangers, la hausse se poursuit sur l'Extérieure à 95.75.

Il en est de même pour les sociétés de crédit. On traite toujours activement les Chemins français, notamment le Nord, qui s'avance à 1.456, et le P.-L.-M., en bonne reprise à 1.050. Les lignes espagnoles restent également en faveur, le Nord-Espagne à 442, le Saragossa à 435. Par ailleurs, le Rio consolide sa hausse récente à 1.800.

COURS DES CHANGES

Londres, 28.22 1/2 ; Suisse, 113 ; Amsterdam, 245 1/2 ; Pétersbourg, 182 ; New-York, 502 ; Italie, 93 1/2 ; Barcelone, 583 1/2.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

ON DEMANDE capital sur garanties 1^{er} ordre fort intéressés. Ecr. Roch, 10, av. Tilleuls, Paris (18^e).

DÉPURATIF BLEU

au suc de plantes.

Guérit : Vices du Sang, Constipation, Eczéma, maladies d'estomac, de Foie, le Rhumatisme, en chassant l'acide urique, et fortifie les Agés, la Vaisse, rend le sang pur. Evite les accidents dus à un arrêt ou des mauvaises circulations du sang. Récompense Internationale, groupée, calmar, etc.

Prenez le DÉPURATIF BLEU avec confiance, vous aurez force et santé. 2 50, toutes Pharmacies.

BRELAND, chimiste, 24, rue Antoinette, Lyon.

Dépôts à Paris : Ph^{ie} Normale, 49, rue Drouot. Pharm. du Nord, 132, r. Lafayette ; Ph. Planche, r. de l'Arrivée ; Ph. Centrale des Gr. Bds, 178, bd Montmartre ; Ph. du Printemps, 32, r. Joubert.

LES SPORTS

LES COURSES EN ANGLETERRE

Le gagnant des Guinées se fait battre

Figaro, le favori malheureux des Deux Mille Guinées, a pris sa revanche dans le Newmarket Stale. Cette réhabilitation a été l'événement capital du meeting qui s'est tenu la semaine dernière à Newmarket. Nous avons relaté, il y a quinze jours, la défaite à poids de M. L. Mercurio, considéré jusqu'à ce moment comme le crack de son année. Parti à égalité dans les Guinées, il n'avait pu finir que quatrième derrière King Sa et Massorian.

Les critiques n'étaient pas d'accord sur les causes de sa défaite : manque de cœur, disaient les uns ; manque de fond, disaient les autres. Sa dernière course suggère une troisième explication : c'est qu'il a été isolé à l'extérieur de la piste pendant que ses adversaires initiaient groupés du côté opposé. Il s'est vraisemblablement désavantagé dans la lutte finale des deux.

Toujours est-il que mercredi dernier, dans une course de quatre ans, plus longue et plus dure d'un train soutenu, il a pris sa revanche sur King Sa, le vainqueur des Deux Mille Guinées, qu'il a battu d'une demi-longueur après lutte. Si l'on n'est pas voisinage de son adversaire, il a fait preuve d'un courage incontestable.

Attendons la belle. Les deux cracks se retrouveront le 31 mai, dans le Derby, où un troisième candidat, Kwang Su, par exemple, ou Massorian, pourraient bien les mettre d'accord.

Fridolin

FOOTBALL ASSOCIATION

Coupe Dewar. — Aujourd'hui demi-finale. Bait Sports (1) a. Baita Club (1), à 2 h. 15, 88, rue de la République. — Entrée : 1 fr. — Nicolas-Langenove-Vallée-Herold.

AVIATION

Poulet bat un nouveau record. — L'un des aviateurs les plus intéressants au point de vue technique de la haute école un passager observateur de la haute école, par le sergent-aviateur Poulet, qui s'est élevé à 6.380 mètres (ancien record français 5.220 mètres, par Verrier, et ancien record mondial 6.100 mètres, par le lieutenant Roche Brie).

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 13 MAI

FRONT FRANÇAIS. — Progrès français aux abords de la cote 287. Nous repoussons une violente attaque au sud du fort de Douaumont, à la ferme de Thiaumont et à la cote 304.

FRONT RUSSE. — Nos alliés enlèvent un important fortin devant Erindjian (front du Caucase).

DIMANCHE 14 MAI

FRONT FRANÇAIS. — Nous repoussons un coup de main au sud de Roye.

FRONT RUSSE. — *Caucase* : Les Russes occupent en partie la région de Revanduz. Dans la direction d'Erindjian, les Turcs refoulent par endroits les éléments de l'avant-garde.

LUNDI 15 MAI

FRONT FRANÇAIS. — Coup de main heureux au sud de la Somme et sur les Hauts-de-Meuse. D'une incursion au sud de Toul, nous ramenons des prisonniers.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés conquièrent de nouveaux sommets et progressent dans la vallée de Ladrò.

FRONT RUSSE. — Nos alliés, marchant sur Mossoul, ont pris Revandouse (*Caucase*).

MARDI 16 MAI

FRONT ITALIEN. — Sur la frontière du Trentin, nous se replient méthodiquement devant une violente offensive autrichienne. Ils contre-attaquent avec succès dans la région de Montebelluna.

FRONT RUSSE. — *Occidental* : Les Allemands sont repoussés des tranchées qu'ils avaient partiellement envahies au lac de Dolje. *Caucase* : Les Russes progressent dans la direction de Mossoul.

MERCREDI 17 MAI

FRONT FRANÇAIS. — Dans la région de Verdun, activité des artilles. Lutte de mines en Argonne.

FRONT BRITANNIQUE. — Activité considérable de l'artillerie et des mortiers de tranchée. Bombardement intensif. Le combat continue autour des entonnoirs de Wimp.

FRONT ITALIEN. — L'ennemi lance deux violentes attaques contre les positions italiennes de Zugna-oria. Elles sont repoussées. Entre la vallée de Torgnole et le lac de Dolje, les Italiens abandonnent quelques positions avancées.

FRONT RUSSE. — *Front occidental* : Dans la région du lac Sventen, les Russes ont repoussé des éléments allemands de l'ennemi. A l'ouest d'Olyka, les troupes russes ont progressé.

JEUDI 18 MAI

FRONT FRANÇAIS. — L'ennemi tente vainement d'attaquer le réduit du bois d'Avocourt. Nous réussons un coup de main et nous nous emparons d'un fortin solidement défendu (cote 304).

FRONT ITALIEN. — Nos alliés progressent et repoussent plusieurs attaques.

VENDREDI 19 MAI

FRONT FRANÇAIS. — Sur la rive gauche de la Meuse, les attaques violentes ne nous délogent pas du bois d'Avocourt et l'ennemi s'empare seulement d'un petit outillage. Ailleurs, il échoue.

FRONT BRITANNIQUE. — L'ennemi s'empare d'un fortin noir sur la crête de Vimy.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés évacuent la position de Zugna-Toiria et la ligne de résistance de Monte-Alpi. L'ennemi d'Aspio pour éviter des pertes inutiles.

FRONT RUSSE. — En Galicie, des éléments allemands essent un détachement ennemi. Lutte de mines.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes Laboratoires FIEVET, 51, r. Réaumur La Botte : 4 fr. 50

POUR NOS POILUS DU FRONT

Les dévoués convieront de la Maison
F. CLERET, 112, 114, 116, avenue du Maine
Paris, Rillettes, Cassoulet, Choucroute garnie, Langues
de porc à la gelée, Andouillettes, Jambonneau.



BRACELETS-MONTRES

verres incassables
Acier ou nickel..... 48 fr.
Heur. et aiguilles lumin. 48
Garantie 10 ans. Franco c. mandat
MEYLAN, 29, r. d'Asnières, Paris.

La Femme Élégante et Soignée

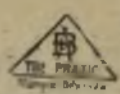
N'EMPLOIE que le
SAVON TRICAP
SANS RIVAL
pour Blanchir et Adoucir la Peau
1/25 le Tube. — EN VENTE PARTOUT
GROS: 1, R. Taitbout, Paris. — Tél. Bergère 40-34.

CONSTIPATION

et ses Conséquences
GRAINS de SANTÉ du D^r FRANK
1 ou 2 grains avant le repas du soir.

HERNIE : Nouvel appareil CLAVERIE

le plus perfectionné des bandages
Brochure francs, 234, Faubourg Saint-Martin, PARIS.



**Soldats, cyclistes,
chasseurs, touristes,**
vous doublerez votre endurance
en adoptant la

Bande Molletière

"THE PRATIC"



à spirale rectifiée
Grâce à sa coupe rationnelle,
à ses multiples courbures
et à sa fabrication soignée, elle
ne comprime pas
ne glisse pas
ne s'effrange pas
Vous la trouverez en toutes nuances
dans tous les Grands Magasins
Paris, Province, Colonies, Etranger
Bien exiger la marque déposée :
THE PRATIC
Dépôt à Paris : M. BLANCHET
58, r. Vieille-du-Temple (Tél. 43-20)
Manufacture et Bureaux :
264-266, r. de Bourgogne (T. 4-32)
Orléans

Demandez MONTRES, BIJOUX,
PENDULES, ORFÈVRES, RÉPARATIONS de
G. TRIBAUDEAU Fab. principal à BESANCON
Sixième Prix, 25 Médailles d'Or Concours de l'Observatoire
Prix à tout soldat. FRANCO TARIFF ILLUSTRÉ

Demandez les

PRODUITS ERASMIC

CE SONT LES MEILLEURS

Savons de Beauté..... Fr. 1.00 le pain.
Savons pour la Barbe..... Fr. 1.25 et 0.75 le tube.
Savons dentifrice..... Fr. 1.00 la boîte.
Poudre de talc..... Fr. 1.50 —
Poudre de riz..... Fr. 2.95 —
Parfums : Fr. 10.00, 5.00 et 2.25 le flacon.

En vente partout : Pharmacies, Parfumeries, Bazars, Coiffeurs,
Herboristes, etc.

C^e ERASMIC, Paris, 15, rue du Temple

MAIGRIR OU L'ART DE RAJEUNIR

Par les plantes, la Tisane « Svelta »
est sans égale, la seule 2 fr. 85. Médaille d'or et diplôme d'honneur,
Wine POLISSA, HERBOWITZ, 15, rue des Martyrs, 15, PARIS.



COATEURS DE LA CHAPELLE NERVOUS
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Meilleur Antiseptique. 31, Pharsale, 12, Bd Beaune Nouvelle, Paris

VINS

DE BORDEAUX, en grand assortiment
à partir de 225 fr. la barrique et 2 fr. la
bouteille (franco), CAVES SAINT-MICHEL,
103, quai Chartrons, Bordeaux.



Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez
l'Aspirine
"Usines du Rhône"

Le Tube de 20 comprimés..... 1 fr. 50
Le Coquet de 50 centigrammes : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 80, Rue de Miroir, PARIS

PROSTATE

ET MALADIES DES VOIES
URINAIRES

La méthode spéciale de la Clinique et du Laboratoire
Urologique de Paris (8, rue du Faubourg-Montmartre)
pour la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a
acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce
succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison
de ces redoutables affections si communes et si répandues,
n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir
compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative,
basée sur des données scientifiques extrêmement sé-
rieuses, est le résultat de dix années d'observation et de
travaux ininterrompus portant spécialement sur les
maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hyper-
trophie de la prostate, urétrite, cystite, suintements, fila-
ments, rétrécissements, inflammation, congestion, en-
gorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.).
La puissante efficacité et la haute valeur de cette mé-
thode ne sont plus à démontrer aujourd'hui ; sa supé-
riorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour
la guérison de ces pénibles affections est incontestable
et pleinement prouvée. Elle est absolument inoffensive
et facilement applicable par le malade seul sans perte
de temps.

Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris,
8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement
aux demandes de consultations qui lui sont adressées
par lettres détaillées ou par les malades qui se pré-
sentent.

Képhaldol

Comprimés souverains contre
LES DOULEURS

Les névralgies, sciaticques, migraines, maux
de reins, rages de dents, rhumatismes sont
vite calmés et guéris par le Képhaldol : spé-
cifique absolument inoffensif et sans rival.

J. RATIE, pharmacien, 45, rue de l'Echiquier, Paris
et toutes Pharmacies.
Le grand tube 3 fr. 50. La petite boîte 0 fr. 50

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Coaltar Saponiné

Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit jouit d'une efficacité
très grande dans les cas d'Angines
couenneuses, Lencorrhées,
Blessures de guerre, Anthrax,
Oftes infectieuses, Ulcères,
Hérpès, etc., c'est au médecin, dans
ces circonstances, qu'il appartient de
régler son mode d'emploi.

Ses remarquables propriétés
détartrées et antiseptiques en
font, en outre, un produit de choix
pour les usages de la TOILETTE
(ablutions journalières,
lotions du cuir chevelu qu'il
tonifie, Soins de la bouche
qu'il assainit, lavage des nour-
rissions, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

Toute femme dont
les règles sont irrégu-
lières et douloureuses
accompagnées de coli-
ques, Maux de reins,
douleurs dans le bas-
ventre. Celle qui est
sujette aux Pertes blan-
ches, aux Hémorragies,
aux Maux d'Estomac,
Vomissements, Ren-
vois, Aigreurs, Manque d'appétit, aux
idées noires, doit craindre la Métrite.

La femme atteinte de Métrite guérira
sûrement sans opération en faisant usage
de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition
qu'il soit employé tout le temps nécessaire.
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit
la Métrite sans opération parce qu'elle
est composée de plantes spéciales, ayant
la propriété de faire circuler le sang, de
décongestionner les organes malades en
même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des
injections avec l'Hygiène des Dames
(la boîte, 1 fr. 25).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le
régulateur des règles par excellence, et
toutes les femmes doivent en faire usage
à intervalles réguliers, pour prévenir et
guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes,
Hémorragies, Pertes blanches, Varices,
Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neu-
rasthénie, contre les accidents du Retour
d'âge, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se
trouve dans toutes pharmacies : le flacon
3 fr. 75, franco 4 fr. 35 ; les 3 flacons
franco contre mandat-poste 11 fr. 25
adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIER,
à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 87

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

VISITE DU MONT-SAINT-MICHEL

Jusqu'au 31 octobre, toutes les gares des lignes de Nor-
mandie et de Bretagne du réseau de l'Etat délivreront pour
le Mont-Saint-Michel des billets directs d'aller et retour à
prix réduits des trois classes, valables de trois à huit jours
suivant la distance.

Les billets délivrés au départ de Paris permettent de pas-
ser, au retour, par Granville ; ils sont valables sept jours et
leurs prix sont fixés à : 47 fr. 70 en 1^{re} classe ; 35 fr. 75
en 2^e classe et 26 fr. 10 en 3^e classe.

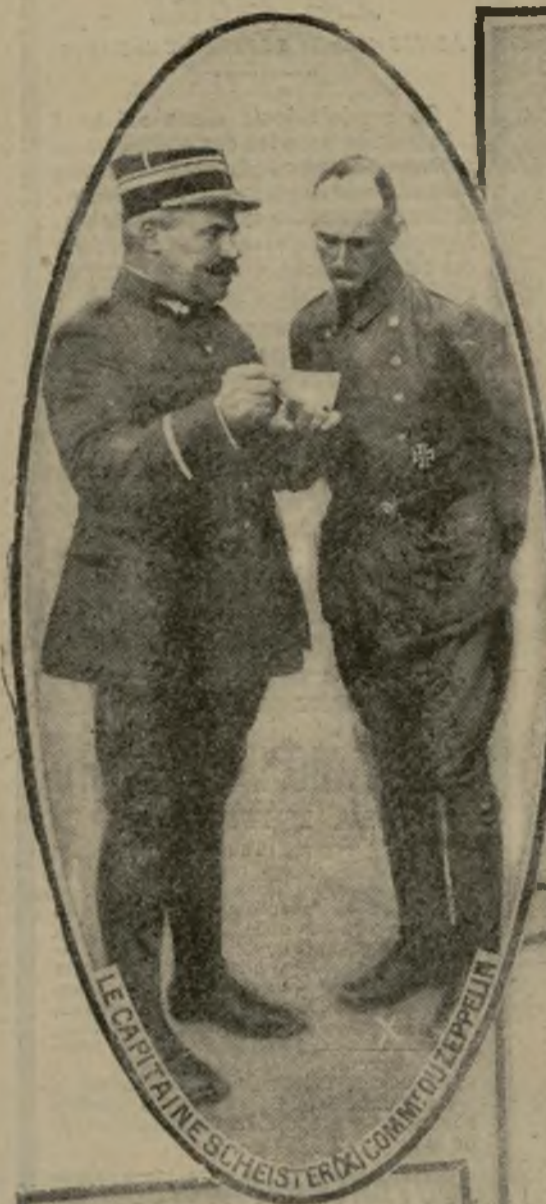
CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Villégiatures de printemps sur la Côte d'Argent et aux
Pyrénées. — De toutes les saisons, le printemps est peut-être
celle qui, sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées, offre le plus
d'attrait.

Dans cette région privilégiée, la température est douce
et ensoleillée, les excursions sont infiniment variées au bord
de rivages pittoresques ou au sein d'harmonieux paysages.
Les personnes éprouvées par la guerre, celles qui cher-
chent le repos en ces moments troublés, trouveront, pour se
rendre dans la région précitée, de bons express de jour et
de nuit composés de voitures directes et, suivant le cas, de
wagons-lits et d'un restaurant.

Avec ces express, en quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40,
20 heures ou 21 h. 50, on arrive en neuf heures à Bordeaux,
en treize heures à Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Pau.
Le retour s'effectue dans les mêmes conditions.

APRÈS LA CHUTE DU ZEPPELIN A SALONIQUE



LE CAPITAINE SCHEISTER, COMMANDANT DU ZEPPELIN



UN MARIN ANGLAIS FAIT DES SIGNAUX A BRAS A SON BATIMENT



L'OFFICIER EN SECOND



UN BOMBARDIER DU ZEPPELIN



LE POINTEUR ANGLAIS (X) QUI A ABATTE LE DIRIGEABLE



LE CHEF MECANICIEN

Nous avons publié, il y a peu de jours, deux photographies représentant la carcasse du Zeppelin abattu dans les marécages du Vardar. Ce même dirigeable venait pour la deuxième fois à Salonique où il avait, suivant la tactique des pirates allemands, pu réussir à tuer quelques innocents. Voici, cette fois, les photographies des principaux membres de l'équipage : capitaine, second, chef mécanicien, bombardier, et celle du canonier anglais dont le projectile atteignit le « Zep » et précipita sa chute.